

DESFONTAINES - AUTOUR DE L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL



AUTOUR DE L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL







AUTOUR DE L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL

PREMIÈRE PARTIE

LES ILES DE L'OCÉAN INDIEN

AU PAYS DES WALLABIES

RÉCITS DE VOYAGE

FAITS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE NANTES

LE 20 NOVEMBRE 1890 ET LE 15 JANVIER 1891

PAR

JULES DESFONTAINES

Membre des Sociétés de Géographie commerciale de Paris et de Nantes

NANTES,

Mme Vve CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE,

Place du Pilori, 5.

L. MELLINET ET Cie, SUCCrs.

1891

AUTOUR DE L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL

PREMIÈRE CONFÉRENCE

FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE NANTES
LE 20 NOVEMBRE 1890

PAR M. JULES DESFONTAINES

Messieurs,

Transportons-nous au 13 juillet 1887. Tandis que la France s'apprête à célébrer la fête annuelle de la République, là-bas, tout là-bas, loin de notre pays, au milieu de la mer des Indes, dans les parages de la ligne équatoriale, l'énorme « *Salazie* » des « *Messageries maritimes,* » véritable monde flottant, court vers l'Australie.

Quittons les rivages de France et sur l'aile rapide de la pensée, gagnons les confins de l'hémisphère boréal ; montons à bord du gigantesque paquebot. Ce soir, tout y est en branle-bas : il s'agit d'ouvrir deux fêtes à la fois, celle du 14 juillet et celle du passage de la Ligne.

Passagers de toutes classes, officiers, matelots : tout le monde fraternise. Le canon tonne, une retraite aux flambeaux se met en marche au chant de la *Marseillaise*.

Le 14 juillet est à peine à son aurore que nous franchissons l'Equateur. Aujourd'hui, sur le « *Salazie* » se déroule le cortège de Neptune, s'envolent et les phrases sonores des orateurs et les chants de la patrie, se célèbre le fameux baptême de la Ligne et se succèdent des jeux de toutes sortes jusqu'à la nuit.

.˙.

Le lendemain soir, nous sommes en vue des ravissantes Seychelles, les premières îles que nous rencontrons dans l'hémisphère austral. C'est devant Mahé, capitale de l'île qui porte son nom, que nous jetons l'ancre. Nous voici dans tout l'étincellement de la nature tropicale en ses plus vives couleurs.

A notre droite, une rangée de montagnes décrit autour de nous une courbure parallèle à la côte et laisse descendre à la mer une luxuriante végétation ; à notre gauche, semble rejoindre la grande île et fermer la baie un chapelet de gracieux îlots, vraies pyramides de cocotiers au pied desquelles viennent mourir les flots bleu-clair frangés d'écume. On dirait des émeraudes cerclées d'argent, enchâssées dans de l'azur. Pour retrouver pareil luxe de décor et semblable débauche de coloris, il nous faudra courir jusqu'en Polynésie.

Le groupe des Seychelles composé de 29 îles appartenant à l'Angleterre est situé entre 4 et 5° de latitude sud et 33 et 34° de longitude à l'est de Paris. Parmi elles, Mahé, la plus importante, présente sur les 264 kilomètres carrés qu'offre la superficie de tout l'archipel, une surface de 117 kilomètres carrés. Praslin, la plus grande après celle-ci, n'en a guère que 40.

Les montagnes, qui sont de formation granitique, n'élèvent pas ici leurs cîmes à plus de 1,000 mètres.

La faune de toutes ces îles est très pauvre et ne comprend comme mammifères que ceux qui y ont été importés. Parmi les amphibies, n'oublions pas de citer les énormes tortues. C'est à leur nombre exceptionnellement considérable en ces parages que l'on doit la fondation de la léproserie de Curieuse, petit îlot dépendant de Praslin, car on se figurait jadis que les lépreux, en se baignant dans le sang de cet animal, pouvaient combattre leur terrible maladie.

Des 347 espèces composant la flore des Seychelles, la plus réputée est le fameux palmier à éventail que les botanistes appellent « *Lodoicea Seychellarum.* » Cet arbre produit un fruit formé de deux noix juxtaposées dans la même enveloppe. On le désignait naguère sous le nom de coco de mer. Il a cette propriété remarquable de pouvoir se conserver intact pendant de longs mois dans l'eau salée. Les indigènes de l'Inde et même des îles de la Sonde, à qui les courants des moussons portaient ce fruit inconnu, le recueillaient précieusement comme venant du fond des eaux et y attachaient une très réelle valeur.

La tiède température de ces îles, température à peu près constante, variant seulement de 26 à 29°, rend absolument délicieux le séjour de cet archipel. C'est, on peut le dire, une éternelle fin de printemps. Sous ce climat salubre, la natalité l'emporte d'un tiers sur la mortalité. Les habitants, dont le nombre s'élevait l'année dernière (1886) à 15,450, forment une race due au mélange des Européens, noirs Africains, Hindous, Malais et Chinois. Leur langage est le doux parler créole de Maurice.

Le commerce ici atteignait autrefois une vingtaine de millions ; une maladie des cocotiers a abaissé dernièrement ce chiffre d'une façon notable. L'exportation consiste en noix de coco sous forme de koprah, en écaille de tortue, en vanille, en clous de girofle. Le riz, le café, le sucre et le

tabac produits par ces îles servent à la consommation des indigènes.

. ˙ .

Dès le matin du 16 juillet, nous faisons nos adieux aux Seychelles et voguons vers Bourbon. Nous avons l'intention, mon frère et moi, d'employer, pour nous rendre en Australie, le but principal de notre voyage, les quatre mois que nous donne la Compagnie des Messageries maritimes. Nous consacrerons à la perle de l'Océan Indien, vingt-huit jours environ, c'est-à-dire le temps compris entre l'arrivée d'un paquebot et le départ du suivant, après quoi nous irons passer une autre période de vingt-huit jours à Maurice, avant de prendre définitivement le chemin du Nouveau-Monde antipodal.

La rougeole sévit en ce moment à Bourbon et la perspective de faire quarantaine à Maurice nous effraie quelque peu au point de vue de la perte de temps et d'argent ; mais l'épidémie est à son déclin et nous espérons que dans un mois l'horrible quarantaine ne nous créera pas de difficultés.

. ˙ .

Dans l'après-midi du 18 juillet, nous commençons à entrevoir les montagnes de l'île noyées dans les lointains vaporeux ; peu à peu elles se dessinent plus franchement. Les Salazes, perdus dans les nuages, laissent émerger un de leurs pics. Nous approchons : les détails ressortent davantage ; malheureusement le coup d'œil d'ensemble n'a rien de satisfaisant. Que nous sommes loin du tableau magique des Seychelles ! Saint-Denis, la capitale de l'île, est devant nous, mais la ville couchée dans une plaine reste invisible, nous n'apercevons que les hautes collines verdoyantes qui l'entourent.

Ici, le débarquement ne se fait pas sans émotion et la

grosse mer de la rade de Bourbon me rappelle celle de Jaffa. Les flots y sont toujours agités, même dans les temps calmes. Aussi, le coût du débarquement est-il de 5 fr. pour les jours tranquilles, mais bien plus élevé lorsque la mer soulève ses vagues furieuses. Et encore n'est-il pas toujours permis de descendre à terre.

Aujourd'hui, heureusement, la mer est relativement aimable pour nous.

A notre arrivée sur l'île, première surprise : nous ne recevons en échange de notre or que des billets de 50 c., de 1 fr., de 2 fr. et de 5 fr. Nous protestons inutilement contre ces vilains chiffons ; ils forment toute la monnaie du pays. L'argent monnayé est rare et l'or ne se rencontre presque jamais. Il gagne ici 6 % sur le papier.

Après une installation provisoire à l'hôtel, nous nous empressons de courir la ville.

⁂

Bourbon se présente probablement à votre imagination, Messieurs, comme une île poétique et riante où les heures de la vie doivent s'écouler doucement, vous berçant longuement dans des rêveries sans fin jusqu'au terme fatal marqué par la destinée.

Eh bien ! la première impression que donne Saint-Denis, surtout dans les parties hautes de la ville, est celle que vous avez pensée. Cette cité, construite dans un vaste bosquet, semble dormir mollement étendue au milieu de toute la superbe végétation des tropiques. Il ne faudrait pas chercher ici des palais, des monuments, il y aurait désillusion. A part quelques beaux édifices publics, chaque maison est un petit nid modeste enfoui dans la verdure d'un jardin. Les rues rectilignes, longues, larges, se coupant à angle droit, présentent de jolies perspectives sur la mer et les montagnes. Le

silence y règne, seul se fait entendre le lointain mugissement des flots. Il y a dans ce calme de la nature, dans la couleur du ciel, dans le luxe de la végétation, dans le bleu profond de l'Océan Indien, un je ne sais quoi qui enveloppe l'âme d'une joie indicible.

Bourbon, autrefois très prospère, a pu déchoir de son ancienne splendeur, le bonheur pourtant continue d'y résider comme par le passé.

Le créole a dans sa physionomie et surtout dans son parler d'une douceur et d'une poésie exquises quelque chose qui s'harmonise admirablement avec le ton de son île. Malgré lui, il a subi l'influence de ce ciel enchanteur et le tableau des sites gracieux et riants qu'il a sans cesse devant les yeux s'est reflété en quelque sorte dans son caractère et dans sa physionomie.

Profondément amoureux de son île, le créole ne la quitte que pour y revenir et l'enthousiasme avec lequel il en parle prouve assez qu'il a subi mieux que personne sa puissante attraction.

.˙ .

Et maintenant que nous avons pris une vue générale de la ville, songeons à nous installer définitivement. Car, si modique que soit le prix de l'hôtel (120 fr. par mois, par personne, tout compris), nous préférons chercher une chambre en ville, ce que nous ne tardons pas à découvrir pour 25 fr. dans une maison coquettement assise au milieu d'un jardin. Mon frère, en sa qualité de gourmet, se charge, avec son petit fourneau portatif, de faire lui-même sa cuisine et de la cuisine qui vaudra celle de l'hôtel. Il en résultera une grosse économie ; ici, en effet, la nourriture coûte peu. Les marchés sont bien approvisionnés en volailles, en porcs, en bœufs ; non pas que les animaux soient nombreux à La

Réunion, au contraire ; les bestiaux, par exemple, y manquent : les pâturages de la plaine des Câfres, l'un des plateaux intérieurs, sont tout à fait insuffisants et ne sauraient en nourrir assez pour l'alimentation des 163.000 habitants de l'île ; mais Madagascar, la « *Grande-Terre* » comme ils l'appellent là-bas, n'est pas loin et elle exporte ici ses produits. Quant aux fruits et aux légumes, ils sont d'un prix relativement élevé ; on ne les trouve pas en abondance : les industries ont accaparé le sol et ne permettent plus aux créoles les grandes cultures de vivres. Les indigènes ont été, pour ainsi dire, dépossédés de leurs terres ; au lieu de mener une existence confortable sur un petit domaine bien à eux, ils sont obligés de se réfugier dans les villes qu'ils encombrent inutilement. Ce serait un service leur rendre que de les faire émigrer vers les hautes vallées de l'intérieur où ils pourraient se livrer au jardinage et à l'agriculture, et l'île tout entière bénéficierait de cette nouvelle colonisation.

Mais revenons à notre existence.

. • .

Tandis que vous, Messieurs, vous passez votre mois d'été aux stations balnéaires de la Bretagne, nous, pauvres exilés, nous courons les plages de Bourbon en plein hiver, car n'oubliez pas que nous sommes au-dessous de vous, de l'autre côté de la planète et là les saisons y sont en sens inverse des vôtres. Mais quel hiver ! C'est la belle saison à La Réunion : on y vit sous un ciel toujours bleu, dans un air tiède dont la température oscille, de la nuit au jour, entre 20 et 25°. Ajoutez aux charmes de ce climat les attraits d'une vie toute de rêve au milieu de la population la plus aimable et la plus poétique et vous comprendrez que notre existence à Saint-Denis soit un enchantement perpétuel. Longues causeries du soir avec les charmantes créoles, promenades sous la lune,

parfums des nuits, harmonies musicales : tout est enivrement de l'âme, tout est ivresse des sens. Je n'insiste pas. Partons pour l'intérieur de l'île.

. .
.

Allons tout d'abord aux montagnes du « Brûlé de Saint-Denis. »

Vous savez, Messieurs, que La Réunion est de formation volcanique et que l'on désigne sous le nom de « Brûlé » le flanc des montagnes où les laves ont coulé.

En ce moment tous les cratères sont éteints, à l'exception d'un seul. Au siècle dernier ses éruptions étaient encore fréquentes puisqu'on en comptait en moyenne deux par an ; depuis le commencement de notre siècle elles ont beaucoup diminué et l'on n'en signale guère plus d'une vingtaine.

Aussitôt que nous dominons la plaine, Saint-Denis apparaît au milieu de toute sa luxuriante végétation : on dirait une immense ville sous bois. Elle semble extraordinairement grande pour le nombre de ses habitants qui ne dépasse pas 40.000, mais rappelez-vous, Messieurs, que chaque maison a son jardin et que les proportions de cette ville sont ainsi considérablement augmentées.

Après deux heures d'ascension à travers des montagnes boisées, nous atteignons les cîmes du « Brûlé » et dans un beau jardin, sous des camellias géants tout en fleurs, nous nous livrons aux plaisirs de la table. Puis, avec un guide, nous partons pour le « bassin du Diable. » L'excursion demande trois heures. Sur les hauteurs s'étalent à nos yeux, dans tout leur aspect grandiose, des cirques de forêts, des vallées ruisselantes de verdure, tandis qu'au loin brille l'Océan Indien. Nous descendons par des sentiers étroits sous des ombrages touffus et bientôt nous arrivons à ce bassin vanté, vraiment diabolique et qui mérite son nom : au fond

d'un amphithéâtre de montagnes, au pied de rocs hérissés du haut desquels s'élance une cascade, se creuse une sorte de réservoir naturel dont les eaux assombries servent de repaire à des anguilles énormes. Sur ses bords, dans ce paysage à l'air farouche, les flots de la cascade s'éparpillent en une pluie fine qui nous pénètre jusqu'à la moelle et ajoute à l'impression ténébreuse de ce lieu sauvage une désagréable sensation d'humidité froide. Aussi, nous nous empressons de remonter vers les rayons de soleil, en vue de spectacles plus riants.

.˙.

Faisons une autre excursion et profitons du chemin de fer qui décrit autour de la partie septentrionale de l'île une courbe de 124 kilomètres, parcourant ainsi la moitié de l'île environ. Les villages de la côte méridionale, Saint-Joseph, Saint-Philippe, Sainte-Rose, sont trop peu importants pour être desservis par lui : ils se contentent de la grande route qui entoure l'île d'un ruban de 232 kilomètres.

En partant de Saint-Benoît, à l'est, le train rencontre Saint-André, Sainte-Suzanne, Sainte-Marie, Saint-Denis, Saint-Paul et enfin Saint-Pierre à l'extrémité occidentale de la voie ferrée. J'espère que vous ne mettrez pas en suspicion la ferveur des créoles en les voyant placer chaque ville sous la protection d'un saint ou d'une sainte du paradis.

Aujourd'hui, nous partons dès le matin pour Saint-Paul, sur la côte occidentale de l'île.

Au sortir de Saint-Denis nous courons sous un long tunnel qui nous laisse, durant trente-sept minutes, dans une obscurité qu'éclairent pourtant de temps à autre quelques larges ouvertures.

Puis nous passons la Possession, le Port.

Un paysage plein de couleurs se présente à notre regard :

au loin, par delà un grand massif de filaos ou arbres de fer, prenant l'aspect d'un nuage léger au ton verdâtre, des roches nues, toutes roses, viennent mourir à la mer bleue.

Nous traversons le bois de filaos. Ces arbres ressemblent à nos sapins, mais leur verdure est beaucoup moins dense : on dirait une simple vapeur aérienne.

Apparaît maintenant le lac de Saint-Paul et nous voici au but de notre voyage après avoir parcouru une distance de 46 kilomètres.

Sans plus tarder, dirigeons-nous vers le Bernica. Cet adorable ruisselet que les poètes ont chanté, mérite bien sa réputation, il n'a qu'un défaut, celui de disparaître presque immédiatement dans la montagne. La végétation sur ses bords est merveilleuse : de grands bananiers mirent leurs larges feuilles au sein des eaux, tandis que les hauts cocotiers balancent leur panache au-dessus de l'onde. Nous remontons ses rives depuis quelques minutes à peine, quand nous le voyons se perdre dans une gorge étroite, resserrée entre des montagnes. Le paysage alors, de gracieux qu'il était, devient grandiose.

Escaladons la montagne pour jouir d'un coup d'œil sur la ravine. Désillusion, le spectacle sur cette gorge est sans intérêt, mais des sommets la vue du pays nous récompense amplement de notre ascension.

Appuyé à des collines verdoyantes qui s'élèvent en pente douce jusqu'à nous, un bois de filaos s'étend près d'un bois de cocotiers et ces deux massifs aux nuances parfaitement tranchées s'épanouissent au bord de cet Océan Indien qu'on ne se lasse jamais d'admirer, tant est éblouissante sa couleur, tant est belle sa frange d'écume.

Comme nous descendons de la montagne à travers des roches noires, les cailles, sous nos pieds, se lèvent nombreuses : je regrette de n'avoir pas pris mon fusil.

Après être revenus à Saint-Paul et y avoir suivi l'avenue nationale, large et long boulevard ombragé de toute la riche flore des tropiques, nous prenons, à pied, le chemin du nouveau port.

Ce bassin, qui a coûté 57 millions de francs, a 8 mètres de profondeur et 16 hectares d'étendue. Il peut recevoir des navires d'un fort tonnage. Malgré tous ses avantages, il me semble un peu délaissé ; la *Meurthe* seule y est à l'ancre aujourd'hui.

Placé entre Saint-Pierre et Saint-Denis, les deux villes les plus importantes de La Réunion, on le croirait, au point de vue commercial, dans la meilleure situation, mais, au dire de beaucoup, il est trop loin de Saint-Denis. Au point de vue nautique, sa position est bien choisie : il est protégé des cyclones par la Pointe des Galets. Car, ne l'oublions pas, nous sommes dans les parages visités par ces terribles ouragans qui passent sur la mer des Indes, et la côte septentrionale surtout est la plus éprouvée. La pauvre ville de Saint-Denis, qui en occupe le centre, a subi de 1751 à 1885, année du dernier cyclone, 62 fois ses ravages.

Un mot sur ces tempêtes tournantes vous expliquera leur marche et les lois auxquelles elles obéissent ; car, si capricieuses qu'elles paraissent tout d'abord, elles ont leur tracé bien indiqué. Elles se forment un peu au-dessous de l'équateur et s'avancent vers le sud-ouest. A leur arrivée du côté de Madagascar ou des Mascareignes, elles changent de direction, vont carrément vers le sud et terminent leur trajet parabolique en courant vers le sud-est. Cette grande parabole passe tantôt par Madagascar, tantôt par Bourbon, tantôt par Maurice, enveloppant complètement l'une de ces deux dernières îles ou atteignant simplement une de leurs parties. Telle ville sera bouleversée qui aura pour voisine une bourgade absolument indemne. Ces tournoiements de

l'air, qui s'opèrent autour d'un centre calme se déplaçant sans relâche, se font toujours dans le même sens, de l'ouest à l'est par le nord, de l'est à l'ouest par le sud. Souvent ces spirales ne s'élèvent pas à une grande hauteur et alors on voit ce phénomène bizarre : un calme plat dans les montagnes qui dominent la plaine pendant que la tempête se déchaîne à leurs pieds, déracinant les arbres, ravageant les plantations, enlevant les cabanes, culbutant les maisons, semant enfin partout la ruine et la mort. Et comme si la nature se plaisait à être impitoyable dans ses ouragans, des raz de marée ne manquent jamais d'accompagner les cyclones et de se joindre au vent pour accomplir l'œuvre de destruction. C'est vers la fin de l'été, c'est-à-dire vers février, que ces tempêtes se produisent le plus fréquemment; elles sont très rares en hiver.

.˙.

Partons maintenant pour une des excursions les plus intéressantes de l'île : celle de Salazie et d'Elbour, dans la région du massif le plus important.

En moins de deux heures, le chemin de fer nous conduit de Saint-Denis jusqu'à Saint-André, une des stations de la côte orientale.

Un Français qui habite cette dernière ville se trouve dans notre compartiment et nous fournit sur les produits de La Réunion des renseignements dont voici le résumé :

La culture de la canne à sucre est réduite de moitié depuis quelques années par suite de la concurrence du sucre de betteraves, du prix de la main-d'œuvre et surtout des maladies de la canne ; celle du caféier laisse beaucoup à désirer ; quant au coton, on en récolte très peu. La vraie richesse de l'île est la vanille qui, dans les bonnes années, donne jusqu'à 60,000 kilogrammes.

A notre arrivée à Saint-André, nous nous offrons la diligence pour Salazie, bourgade éloignée de 28 kilomètres environ, et, par une jolie route entre de hautes montagnes boisées, nous nous enfonçons dans l'intérieur de l'île à travers des sites riants et pittoresques.

Bientôt nous entrons dans un défilé s'ouvrant au loin sur un grandiose ensemble de mornes et de pitons qui s'élèvent au-dessus des crêtes. De chaque côté de la rivière écumeuse du Mât qui serpente au fond du ravin se dressent des montagnes pareilles à des murailles de verdure.

Non loin de Salazie la nature change d'aspect et s'étale dans toute sa coquetterie : partout autour de nous les monticules en s'arrondissant prennent des contours harmonieux et leur robe de verdure éternelle semble plus belle encore.

De Salazie, petit bourg admirablement posé à 872 mètres d'altitude, au flanc d'un de ces gracieux monticules et encadré dans le paysage le plus séduisant, nous allons au Grand-Hilette afin de contempler de près les géants de La Réunion, les pics célèbres des Salazes. Le spectacle est superbe et ces pitons hardis s'élancent bientôt devant nous dans toute leur majesté, hauts de 3,069 mètres. C'est à leur similitude avec des Salazes, espèces de broches en bois dont se servent les indigènes de Madagascar pour rôtir la viande que ces pics doivent leur nom.

Du Grand-Hilette nous allons à Elbour. C'est dans cette petite bourgade, située au milieu des montagnes, que les créoles riches de Saint-Denis accourent pendant la saison chaude afin de fouetter leur sang d'un air vif et frais. Des sources d'eau thermale y ont une grande réputation. Un bel hôpital construit dans un jardin et sur la pointe culminante d'un monticule est devenu pour les pauvres soldats de Madagascar épuisés par les fièvres et encore incapables de regagner la patrie, un lieu de convalescence parfaitement choisi.

Notre voyage est terminé. Nous regagnons Saint-André, emportés dans une calèche, au galop de deux jolies mules de Buenos-Ayres, ces mules dont le pied est si sûr et qui filent comme le vent. En descendant d'Elbour à Salazie, ce n'est qu'un ravissement : nous volons au milieu d'un fouillis de vertes et riantes montagnes ruisselantes de végétation et rayées de blanches cascades.

.˙.

L'heure de quitter La Réunion approche. Pour éviter de faire quarantaine à Maurice, il nous faut aller à Tamatave, le premier port d'escale à Madagascar. De là nous trouverons des occasions de transport direct pour Maurice.

Profitons d'un de nos derniers jours dans la capitale de l'île et remontons à pied sec le lit de la rivière de Saint-Denis, rivière transformée en simple ruisseau dans cette saison. Elle sillonne une claire et lumineuse ravine de cocotiers largement évasée et toute pleine de verdure, ravine qui court, sur une longue distance, de la mer à la montagne.

Sur ses bords, des groupes nombreux de femmes, jeunes filles et enfants animent le tableau, toutes bien souvent

.... dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

C'est vraiment plaisir de voir, d'entendre ces créoles en costume léger lavant leur linge, se livrant à leurs ablutions, faisant leur toilette en plein air tout en gazouillant leur doux patois. La propreté est une vertu bourbonnaise ; elle est frappante à Saint-Denis, chez les hommes surtout. Leur « *complet* » formé seulement d'un pantalon clair en toile ou en coutil et d'une chemise bien repassée, est d'une blancheur irréprochable.

.˙.

C'est aujourd'hui le 17 août.

L'annexe des Messageries est prêt à partir : voici le moment de nous arracher à toutes les séductions de cette île gracieuse et poétique. Nous avons bu à longs traits à cette fine fleur de l'Océan Indien : qui sait si le suc n'en était pas épuisé pour nous, qui sait si nos derniers jours ne furent pas les meilleurs parce qu'ils furent les derniers ?

Oh ! la vie, quel beau songe parfois ! Ne prendre à l'existence que ce qui tient du rêve et tout quitter brusquement à l'instant où la réalité peut se montrer. Un dernier regard, un dernier adieu : le rideau tombe ; le décor à présent va changer. Fermant les yeux au passé qui vient de mourir, ouvrons-les tout grands à l'avenir qui se lève. Et maintenant à Madagascar !

Une distance de 640 kilomètres nous sépare de la grande île africaine. Avant de l'aborder, jetons un rapide coup d'œil sur sa structure, son climat et ses habitants.

Madagascar, l'une des plus vastes îles du monde, est un peu plus grande que la France. Comme étendue, elle vient après le Groënland, la Nouvelle-Guinée et Borneo. Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, elle a 1,625 kilomètres de longueur, sa largeur est de 500 kilomètres environ. A vol d'oiseau, elle présente une circonférence de 1,200 lieues.

Cette île est de formation volcanique, mais depuis des milliers d'années ses cratères sont éteints.

Dans le sens de sa longueur, elle est traversée vers le nord et vers le centre par des massifs irréguliers disposés sur un même socle de hautes terres, et non par une chaîne de montagnes comme on le croyait tout d'abord. C'est vers le centre que l'on rencontre l'Ankaratra, le massif le plus élevé. Le Tsiafa-Javona ou « Montagne nuageuse » atteint

2,728 mètres. En allant vers le nord ou vers le sud, les montagnes s'abaissent considérablement.

Des rivières de peu d'importance descendent des hauteurs et s'écoulent sur les deux versants. Quelques-unes pourtant méritent d'être signalées sur le versant occidental. Sur le versant oriental, ce sont plutôt des torrents absolument fermés à la navigation. Mais ils présentent une particularité intéressante : leurs estuaires se ramifient et se rattachent les uns aux autres par des marigots latéraux de manière à former au dedans du littoral de grandes voies navigables. Une partie de la côte orientale a donc son double rivage : l'un extérieur bordant la mer, l'autre intérieur baigné par toutes ces baies. Il suffirait de faire des coupures, des espèces de canaux dans les sables et les bancs de coraux pour permettre aux bateaux de remonter intérieurement, comme sur un fleuve tranquille, une longueur de côte de 500 kilomètres environ, de l'Ivondrou, près de Tamatave, à l'embouchure de la Matitatana.

A l'ouest et au nord-est, la côte de Madagascar offre des découpures nombreuses. Parmi les baies, n'oublions pas de citer celle de Diego-Suarez. Mais à l'est, le littoral, sur une longueur de 900 kilomètres, du Fort-Dauphin à Foulepointe, a une régularité remarquable, grâce au courant qui suit la côte.

Cette île peut se diviser en trois zones bien tranchées : celle du littoral, dont la végétation est exubérante, celle des pâturages avec leurs grandes savanes et enfin celle des riches vallées intérieures.

Le climat, très malsain sur les côtes, devient très égal et vraiment magnifique sur les plateaux et dans les montagnes.

Les trois millions d'habitants de Madagascar se divisent en de nombreuses peuplades : les Hovas, les Sakalaves, les Betsimisaraka, les Bara, les Betsileo, les Mahafali, etc., etc.

Vous comprenez, Messieurs, que tous ces types de population, depuis les civilisés jusqu'aux sauvages se servant encore d'arcs et de flèches, offrent des nuances à l'infini dans leurs mœurs et dans leur caractère. D'après leur langue, qui a quelque parenté avec les langues de la Malaisie et de la Polynésie, on croit que les premiers immigrants qui arrivèrent à Madagascar vinrent de ces pays lointains. On peut assurer, du reste, que la Malaisie peupla toutes les îles qui s'étendent dans le sens de l'équateur, depuis les plus voisines de l'Amérique jusqu'aux plus voisines de l'Afrique. Les Hovas, les Sakalaves et les Betsimisaraka sont les trois peuplades les plus importantes. Un million de Hovas, disséminés dans le centre de l'île, sont considérés comme les Malgaches les plus puissants et par leur nombre et par leur intelligence. Cinq cent mille Sakalaves habitent la partie occidentale : leur territoire est encore peu connu et les voyageurs possèdent là de vastes champs d'exploration. Quant aux Betsimisaraka, ils peuplent la côte orientale.

Les villes principales sont Tananarive au centre, ou Ant'Ananarivo, c'est-à-dire « ici les mille villages, » capitale du royaume des Hovas et, on peut le dire, de l'île tout entière (100,000 habitants) ; plus au sud et également sur les hauts plateaux, Fianarantsoa, la seconde capitale, celle des Betsileo ; et enfin, sur la côte orientale, Tamatave où nous allons aborder.

Mais nous arrivons en vue de cette dernière ville. La voici qui surgit du milieu de sa flore. Abandonnons ces généralités et préparons-nous à mettre pied sur la grande île africaine.

.˙.

Il est dix heures quand nous sommes au rivage : de suite nous nous mettons en quête d'un hôtel. Ici, ils ne sont pas

très brillants, les hôtels! et leur prix est élevé : 8 à 10 fr. par jour. Pour 2 fr. nous nous contentons d'une chambre à celui de l'Europe, je dis chambre, j'ai tort, le mot « taudis » désignerait mieux la part de baraque en bois qui nous attend. Mon frère continuera de faire la cuisine comme à Bourbon. Et pour débuter, aussitôt nos malles installées, nous courons au marché.

Très pittoresque, mais peu appétissant ce marché ! L'étalage de boucherie surtout est parfaitement dégoûtant et les nuées de mouches qui s'y abattent n'inspirent guère de confiance; pourtant la viande est toujours fraîche et bonne; il ne faut pas la juger à la mine. Les prix sont incroyables : nous avons un filet de bœuf entier pour 8 sous, un rognon pour 2 sous. Les gros poulets qui pèsent ici cinq, six et sept livres coûtent 60 à 80 c. On peut avoir des dindes de dix à douze livres pour 2 fr. Le pain seul est moitié plus cher qu'en France, mais à Madagascar les Européens consomment beaucoup de riz. Le lait est d'un prix élevé ; il coûte 40 à 50 c. le litre.

La monnaie en usage dans le pays est notre pièce de 5 fr. que l'on coupe en morceaux et dont on pèse les parcelles ; car la menue monnaie n'est pas encore très répandue. Cependant les pièces divisionnaires de 50 c., 1 fr. et 2 fr. sont en circulation et les sous viennent de faire leur apparition. L'or est presque inconnu.

. ˙ .

Tamatave possède une population de 15,000 habitants environ. Elle est divisée en deux parties : la ville européenne et la ville indigène.

La première se compose principalement de maisons en bois construites pour la plupart au milieu de la verdure des manguiers, des citronniers, des orangers et des grands cocotiers. De longues rues toutes ensablées courent parallèlement

les unes aux autres. Elles sont peu animées et presque désertes à cette heure du jour. Nous y croisons plusieurs Européens en filacon, sorte de chaise à porteurs très fatigante pour les voyageurs, soutenue sur les épaules par quatre indigènes au pas de course. Nous y rencontrons aussi quelques Betsimisaraka d'apparence forte et vigoureuse, d'une charpente magnifique. En les voyant passer drapés de leur grand drap blanc qui laisse à découvert leurs belles et grosses jambes et le bas d'une cuisse bien membrée, nous ne pouvons nous empêcher de les admirer. Sous leur chapeau de paille à larges bords, la tête est superbe. Malheureusement, ces hommes le plus souvent inactifs trouvent plaisir dans leur oisiveté et on ne peut en tirer aucun parti ; ils ne servent qu'au transport des filacons, ce sont uniquement des coureurs.

La ville indigène construite sur le bord de la mer entre la verdure de la ville européenne et le bois de pandanus qui forme toute la végétation de la pointe de Tamatave, présente une agglomération de cases en roseaux d'un très pittoresque effet. Nous nous égarons au milieu de ces chaumines malgaches et admirons de belles jeunes filles.

La femme est ici d'une teinte fortement accentuée. Sa taille est large, ses formes massives. Ses traits sont réguliers, mais sa physionomie est généralement froide. Elle est vêtue d'une grande robe en cotonnade. Sa chevelure est singulièrement arrangée : avec les raies multiples qui s'y croisent en tous sens, sa tête a tout l'aspect d'un jardin anglais.

Cè qui nous frappe surtout quand nous entrons dans les cases, c'est de voir les hommes et les vieilles femmes se retirer discrètement pour nous laisser choisir plus à notre aise parmi les jeunes beautés ; car la morale est très relâchée. Les pères vous proposent leurs filles et les frères leurs sœurs. Les maris eux-mêmes ne connaissent pas la jalousie. « Dans

votre pays, disent les nobles époux malgaches, vous avez les suicides d'amour. Pourquoi ? Le corps de votre femme a-t-il changé parce qu'il s'est donné à un autre ? » Et ici je modère l'expression qui a une tout autre vigueur. Puis doucement, ils s'éloignent pour vous faire place. Les mères n'ont pas plus idée de la moralité. Elles excitent leurs filles à la débauche dès la plus tendre enfance. L'honneur n'est pas compris ici comme on le comprend en France ; il consiste à avoir beaucoup d'amants afin d'affirmer sa propre beauté, la seule vertu pour les Malgaches.

. * .

Faisons maintenant une excursion à Avanhour. Immédiatement au sortir de la ville, nous entrons dans des bois verdoyants remplis d'une flore spéciale ; mais la végétation est loin d'avoir l'exubérance de celle de Bourbon.

Le village d'Avanhour présente avec ses cases le même type que Tamatave. Au bord de son large fleuve se déploie un beau panorama qui me rappelle quelque peu, avec ses montagnes douces s'étageant aux horizons lointains, certains aspects de l'Italie.

Pour voguer sur le fleuve, nous prenons une pirogue, énorme tronc d'arbre creusé, et nous remontons la rivière.

Après une demi-heure de navigation, nous débarquons dans un endroit où le gibier, nous dit-on, est très abondant.

Mais nous ne trouvons dans notre chasse ni ces petits singes bizarres à longue queue, tels que nous en avons vus en cage à Tamatave, prenant des airs d'écureuils et poussant des cris très aigus, ni le félin pintsala ou *Cryptoprocta ferox*, ni le sanglier à masque (*Potamochœrus larvatus*) toutes bêtes particulières à la faune de Madagascar, nous ne rencontrons que des merles et des petites perruches vertes qui se tiennent par bandes. Nous n'avons même pas le plaisir de voir un

seul crocodile et pourtant ils sont nombreux dans la rivière. Quant à cet oiseau gigantesque qui a nom (*OEpiornis maximus*), depuis deux ou trois siècles il a disparu et l'on ne se rappelle que sa légende. C'était lui qui était de taille à emporter des éléphants dans ses serres et à les transporter au sommet des montagnes. Les œufs de cet oiseau étaient six fois plus gros que ceux de l'autruche ; ils avaient une capacité de 8 litres.

.˙.

Le moment de partir approche. Allons rendre visite au Missionnaire catholique. Il commence par m'arracher une dent, ce dont je le remercie vivement, car je souffrais beaucoup depuis quelques jours d'une carie ; puis nous causons de Madagascar. D'après lui, la grande île africaine est une contrée à ressources où il y a beaucoup à faire. La colonisation dans les vallées fertiles de l'intérieur, l'élevage des troupeaux dans les grandes savanes pourraient promettre de beaux résultats si le pays était à tout jamais pacifié. Malheureusement, la sécurité n'existe pas ; derrière le Hovas se sent l'Anglais et les ambitions de la perfide Albion menacent de nous jouer un mauvais tour. Le Hovas loue sa terre pour un certain nombre d'années qui n'excède pas 99 ans ; après quoi il a le droit de la reprendre. Le Gouvernement français n'avait pas besoin de parlementer avec ce fin compère, il devait tout simplement lui imposer ses conditions.

Le steamer qui doit nous transporter à Maurice, la « *Ville de Tarragone,* » est arrivé.

Un spectacle curieux se prépare aujourd'hui : l'embarquement de 400 bœufs à bosse pour La Réunion.

Tous ces animaux sont parqués dans une dépendance de l'Hôtel de France, non loin de la mer. Le steamer est ancré à un bon kilomètre du rivage.

Des Malgaches, n'ayant pour tout costume qu'un petit mouchoir de poche, rangent d'abord 20 bœufs dans une subdivision du parc, afin de pouvoir les maîtriser plus facilement. Puis, à chacun d'eux ils lancent le lasso et les attachent solidement. Il s'agit de les faire sortir les uns après les autres, de les conduire dans la mer à un grand canot dont le dessus est muni de dix barres transversales débordant en dehors et de chaque côté, et de les suspendre aux extrémités de ces traverses par les cornes, la tête en dehors de l'eau, mais le corps complètement submergé. Quant le canot a son chargement de 20 bœufs, on le dirige vers la « *Ville de Tarragone* » en le faisant courir au moyen de deux roulettes creuses fixées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du bateau, le long d'une corde qui part du steamer et vient se fixer au rivage. Les difficultés de cet embarquement sont d'autant plus grandes que ces bœufs ont toujours vécu à l'état sauvage.

A six, sept ou huit indigènes, ils s'attellent à l'animal, sur la corde enroulée autour de ses cornes. A peine est-il sorti de l'enceinte qu'il devient furieux. Il se précipite tête baissée vers les indigènes qui, avec une agilité surprenante, le devancent toujours en l'entraînant vers la mer. Mais les flots venant rouler avec fracas leurs ondes écumeuses à ses pieds, brusquement il s'arrête. C'est l'instant difficile. A ce moment commence la lutte entre ce bœuf sauvage qui cherche à reculer et les indigènes qui le tirent toujours en avant. Tantôt il est vaincu, mais tantôt aussi dans un suprême effort, il réussit à s'échapper. Alors il faut assister à cette course folle des Malgaches à la poursuite de leur proie. Regardez-les se jeter à plat ventre sur la corde pour la saisir, et tandis que la bête en fureur traîne sur le sable une grappe humaine de corps bronzés, voyez ce coureur léger qui réussit à l'atteindre et s'élance sur elle en se cramponnant à la bosse qu'elle porte entre les deux épaules. Maintenant l'animal

bondit, beugle, tourne sur lui-même, fait des sauts pour se débarrasser de son étrange cavalier et les indigènes profitent de cet instant pour se relever, s'y atteler de nouveau et l'entraîner vers la mer. Une fois dans l'eau, il a perdu sa force, un homme seul peut s'en rendre maître.

La hardiesse de ces sauvages, qui semblent jouer avec la mort, est admirable, et le spectacle de cette course d'un nouveau genre, dans ce cadre de Madagascar, est vraiment plein d'émotions. Le repas qui le suit est non moins intéressant. Ils sont une douzaine qui attendent leur pâture, accroupis sur le rivage, à l'ombre de grands cocotiers. Les apprêts sont terminés. De larges feuilles de bananier servent tout à la fois de nappe et de plat; chaque indigène coupe dans d'autres feuilles un carré de verdure pour s'en faire une cuiller en forme de cornet. Enfin, le riz est apporté tout chaud dans des sacs et déversé sur le tapis : on croirait voir un immense bouquet de muguet qui se divise en bouquets multiples entre les mains des convives. Le paysage, ces magnifiques corps de bronze étalant au soleil leur belle nudité, cette nourriture blanche sur ces feuilles vertes, forment un tableau du plus pittoresque effet.

Malgré le prix réduit de la viande, ils ne reçoivent chacun qu'un tout petit morceau de bœuf; mais la quantité de riz qu'ils dévorent est invraisemblable.

Le chargement est terminé : trois cents bœufs seulement ont trouvé place sur le steamer. Ils ne sont pas tous arrivés sains et saufs, quelques-uns se sont noyés, mais aucun n'a été endommagé par les requins, ce qui, paraît-il, arrive de temps en temps, surtout lorsque l'opération se prolonge après 4 heures de l'après-midi. Nous nous embarquons à notre tour et la « *Ville-de-Tarragone* » se met en route.

Si le premier jour de traversée nous est favorable, le second ne lui ressemble guère. Un ciel sombre, une mer

agitée, le bruit du vent dans les cordages, le roulis, le tangage, le cri des perruches que nous avons à bord, celui des gardiens, le spectacle des pauvres bœufs qui agonisent et que de temps en temps on jette à la mer : tout cela nous plonge dans les idées noires.

Le soir, à 10 heures, par un beau temps, nous jetons l'ancre devant Bourbon et, le lendemain, après le débarquement des bœufs, nous filons sur Maurice, dont 245 kilomètres nous séparent.

Dans la matinée du 7 septembre, nous longeons les côtes de cette île, admirant ses montagnes déchiquetées, mais presque sans verdure, car Maurice a été déboisée. Bientôt nous arrivons en face des pics les plus pittoresques et de la forme la plus bizarre : « *l'obélisque de Pieter Both* » et « *le pouce.* » Et nous entrons dans le port entre le fort Georges à gauche et le fort William à droite.

Si Port-Louis ne présente pas tout le côté séduisant de Saint-Denis, surtout dans les parties basses de la ville, il a une toute autre animation, et son importance économique dépasse de beaucoup celle de sa rivale, bien que cette importance ait considérablement diminué depuis l'invention de la vapeur et le percement du canal de Suez.

Ses marchés sont beaux et abondamment pourvus. Ce qui nous frappe, c'est la grande quantité d'Hindous. Ils mâchent le bétel et ne sont guère appétissants avec leur bouche sanguinolente. Les femmes avec leur taille massive et leur vilaine couleur de peau n'ont rien d'agréable, et les nombreux bijoux qu'elles portent aux doigts de pied, à la cheville, aux bras, aux poignets, aux mains, au cou, aux oreilles ne font pas oublier leur laideur.

La roupie de 2 fr. 50 c., d'une valeur réelle de 1 fr. 60 c. à 1 fr. 80 c., est seule en usage à Maurice.

. · .

Comme la vie est cher à Port-Louis, nous prenons immédiatement un permis de chasse et partons pour la campagne: nous avons l'intention de vivre avec les créoles.

Nos illusions s'envolent promptement. A notre arrivée à Vacoa par le train du matin, nous apprenons qu'il n'y a plus de créoles dans l'intérieur de l'île. A mesure que les colons hindous, malais et chinois envahissaient Maurice en y apportant toutes leurs maladies, les habitants émigraient vers Madagascar ou l'Australie. De sorte que notre voyage aurait été de courte durée si nous n'avions eu la chance de rencontrer à la Henrietta, comme directeur de la raffinerie Shang, M. Tréal, un aimable compatriote nantais, qui nous donna l'hospitalité et dont le fils se mit à notre disposition pour nous faire visiter les curiosités de l'île tout entière.

Nous avons pu contempler ainsi le magnifique spectacle des « *Sept-Cascades* » au fond d'un amphithéâtre de montagnes verdoyantes, les paysages de la rivière Tamarin, le « *Grand-Bassin,* » sorte de lac au fond d'un cratère éteint, les tableaux de la rivière du Post et de sa cascade de Kanaka.

C'est en allant de la Henrietta au « *Grand-Bassin* » que nous avons vu du haut d'une colline l'étrange panorama de toute une forêt de « *Ravenala Madagascarensis,* » appelés vulgairement « *arbres du voyageur,* » car l'eau des pluies qui s'amasse dans l'intérieur de leur tronc sert à rafraîchir quiconque vient se reposer sous leur ombrage: on n'a qu'à les percer avec un couteau et l'eau jaillit en abondance.

Cet arbre, de l'espèce « *Urania speciosa,* » constitue une

des plus belles variétés de palmiers. C'est un large et gracieux éventail qui se déploie superbement à la hauteur de 15 à 20 mètres.

Une brise folle passait au-dessus de cette forêt d'un nouveau genre, l'animant de son souffle; et, sur ces milliers d'éventails en mouvement, les rayons obliques du soleil levant semblaient courir une succession de flammes roses.

Si Maurice a perdu, comme Bourbon, sa faune primitive composée d'oiseaux géants, incapables de courir et de voler et, par conséquent, impuissants à se défendre contre l'homme et les carnassiers, elle possède des cailles, des perdrix, des lièvres et surtout des cerfs nombreux que nous voyons par troupeaux. Mais la chasse est partout réservée et il nous est impossible de faire une seule victime.

Regagnons Port-Louis, visitons le beau jardin des Pamplemousses, si remarquable par ses collections de palmiers, donnons un regard à ce qui fut, dit-on, le tombeau de Paul et de Virginie, et préparons-nous à partir pour l'Australie.

Le matin du jeudi 15 septembre, nous nous embarquons à bord de l'*Océanien,* un des plus beaux, un des plus grands paquebots de la Compagnie des « *Messageries maritimes.* » Comme toujours, nous sommes dans les troisièmes classes. Ce mot, Messieurs, sonne probablement mal à vos oreilles et vous nous croyez en souffrance. Détrompez-vous. Au point de vue du confortable, elles ne laissent rien à désirer. Les fils d'Albion eux-mêmes n'hésitent pas à dire qu'elles sont supérieures aux secondes classes des steamers anglais.

Les cabines y sont claires, grandes, propres, bien aérées, presque luxueuses. Elles contiennent de six à neuf couchettes garnies d'un excellent matelas. La Compagnie fournit serviettes, draps et couverture. Nous avons salle de bain et

douche à notre disposition. La salle à manger est fort convenable. Tout est éclairé à la lampe électrique Edison.

La nourriture est saine, bonne et abondante.

Le matin, à 6 heures, nous avons le café ou le thé au lait; à 10 heures, le déjeuner comprenant deux ou trois hors-d'œuvre, deux plats de viande, un plat de légumes, fruits et fromage, avec une demi-bouteille de vin, café et cognac; à 6 heures du soir, le dîner composé comme le déjeuner, et enfin, à 8 heures et demie, le thé et les biscuits. Tout cela pour la modique somme de 500 fr. de Marseille à Sydney.

Au point de vue du plaisir, c'est ici qu'habite la bande joyeuse, la grande bohême, qui court les mers à la recherche des aventures ; c'est ici que se donne rendez-vous la société d'élite du « *Tout-Premières,* » qui trouve avec nous des éléments de bruyant plaisir inconnus à l'arrière du paquebot. Pour vous donner une idée du groupe que nous formons, voici les différents types qui le composent :

Un vieux créole de la Martinique se rendant en Nouvelle-Calédonie.

Un vertueux photographe de Maurice qui va s'installer à Melbourne.

Deux Anglais fort aimables, l'un artiste, l'autre voyageur.

Trois jeunes Espagnols de bonne famille. Naturellement, ce sont des joueurs de guitare et des chanteurs de sérénades.

Un jeune Italien, de 22 ans, d'une grande intelligence et d'une vivacité sans pareille. Il mousse, il pétille, il éclate. Et pourtant il s'est métamorphosé, dit-il, car autrefois c'était bien pis. Il mérite assurément le nom de dynamite, dont nous l'avons gratifié. Ses voyages au Kordofan et en Chine, ses doctrines spirites, ses discussions émaillées de mots drôles, lui donnent un puissant intérêt.

Puis, nous possédons deux femmes avec nous : une fille superbe au service d'une noble dame des premières classes

et une ancienne fille de brasserie qui court à Nouméa rejoindre son amant. C'est un type et physiquement et moralement. Grande, élancée, avec une tête très ovale, un nez fortement busqué, des yeux de poisson bouilli et un joli teint couleur de rose, elle présente un ensemble original. Plutôt laide que belle, elle attire la sympathie et sa franchise sans pose prévient immédiatement en sa faveur. Ici, naturellement, elle trouve dans chacun un amoureux prêt à l'aimer. En fille intelligente, elle ne s'abandonne à personne, ce qui tout d'abord lui fait des ennemis ; mais bientôt chacun comprend sa conduite et devient son ami. Elle a de l'esprit, elle est rieuse, vivante, possède un charmant caractère, comprend admirablement la plaisanterie, a beaucoup couru, beaucoup vécu : c'est assez pour la rendre intéressante et elle nous intéresse.

Jeux de cartes, longues conversations, lectures, cancans remplissent tous les instants qui ne sont pas consacrés au sommeil ou aux repas. J'ai dit tout à l'heure « cancans. » Ah ! je vous assure qu'ils vont leur train. Un bateau ressemble à une bourgade flottante où l'on ne trouve rien de mieux à faire que de cacqueter les uns sur les autres. Que d'histoire, mon Dieu, et que de racontars.

Vous comprenez sans peine que dans ces conditions le temps file avec rapidité, surtout quand on est favorisé comme nous l'avons été pendant cette traversée de Maurice à Adélaïde, notre première station en Australie. Chose extraordinaire ! durant ces treize jours, nous n'avons pas vu se former une seule vague et pas un nuage n'a voilé le soleil. Une température printanière, toujours égale, ajoutait encore aux charmes du voyage. On croyait, tant la mer ressemblait à un miroir, voguer sur un de ces beaux lacs de Suisse ou d'Italie que pas un souffle ne ride.

.˙.

Nous sommes enfin sur le point de toucher les rivages de l'Australie. Le voici devant nous, ce bloc massif de continent qui, par dessous les flots, se continue jusqu'à la Nouvelle-Guinée au nord, jusqu'à la Nouvelle-Zélande au sud, qui développe dans sa partie méridionale ses éternelles forêts d'eucalyptus, ses pâturages immenses, puis, au centre, son désert, son sahara étincelant de sable rouge dont rien, absolument rien ne ternit l'éclat, et plus au nord, par delà ces redoutables solitudes, d'autres forêts encore où la flore tropicale se déploie dans toute son exubérance.

Nous approchons toujours de la côte et bientôt nous jetons l'ancre en vue d'une petite ville blanche assise au pied de collines verdoyantes et servant d'antichambre à la coquette et pimpante Adélaïde. Un vapeur vient chercher les passagers et nous dépose sur la jetée.

Au moment de poser pied sur ce Nouveau-Monde, Messieurs, saluons ce pays qui a pris un essor si subit et de si haute envergure, ce pays où des héros martyrs comme Cunningham, Leichhardt, Kennedy, Burke et Wills se sont à jamais immortalisés par des explorations sans exemple dans les annales géographiques ; découvrons-nous devant cette nouvelle « *Terre promise* » des Anglais, devant cette contrée d'avenir qui, un jour peut-être, présidera aux destinées du monde océanien.

Et maintenant entrons sur le continent.

En quarante minutes, le chemin de fer nous conduit à Adélaïde, la capitale de l'Australie méridionale, à travers des campagnes toutes parsemées de cottages.

Cette ville, qui semble née d'hier et qui mérite par sa beauté son nom de « *Cité modèle,* » est après Melbourne et Sydney la plus importante d'Australie. Elle possède avec ses faubourgs une population de 130,000 habitants. Etendue dans une plaine, sur les bords de la rivière Torrens, non loin de

la chaîne des monts Lofty, situés à l'orient, elle se découpe en carrés réguliers et présente des rues superbes, longues, larges et d'un parfait alignement. Les magasins y rivalisent de luxe et de beauté, les maisons sont de somptueuses et riches habitations. Mettez à l'horizon de cette cité de riantes montagnes, éclairez-la d'un soleil radieux, répandez-y des jardins, des parcs, des promenades, des boulevards et vous ne serez pas étonnés de m'entendre célébrer les charmes d'Adélaïde.

La température, ce matin, est d'une douceur exquise, et je suis surpris de voir les Australiennes avec leur fourrure, alors que nos belles Françaises, sous une brise aussi tiède, n'hésiteraient pas à arborer leurs toilettes printanières ; mais ici on est frileux, car, en été, les chaleurs sont excessives, le thermomètre y monte jusqu'à 45° ; en hiver il descend à 2° au-dessus de zéro.

Dans notre course à travers la ville nous pouvons prendre, sans plus tarder, une idée de la voracité australienne. Les boucheries y sont nombreuses et la quantité d'animaux qu'elles contiennent y est presque invraisemblable. Dans l'une d'elles nous avons compté suspendus aux crochets onze bœufs, dix-huit veaux, dix porcs et soixante moutons. Ici, le détail des viandes est inconnu et l'on vous regarderait singulièrement si vous alliez demander une côtelette : un mouton se divise en quatre et l'on ne saurait vous donner moins d'un quartier.

Après avoir visité les musées, admiré le jardin public, ses serres magnifiques, ses remarquables collections d'oiseaux vivants, ses grands eucalyptus dont le front se déploie superbement vers le ciel, nous reprenons le train et gagnons la haute mer encore sous le charme de cette première impression.

.˙.

A cinq heures du soir nous voguons vers Melbourne, et dès

le lendemain matin, nous entrons dans la grande baie de Port-Philipp.

C'est aux quais de Sandridge, le port de Melbourne, à 12 kilomètres de la grande ville que nous débarquons. Ici, changement de tableau. Une brume intense nous enveloppe, il fait froid, il fait humide. Le mouvement du port, le bruit des machines, la foule animée des travailleurs et jusqu'à ce brouillard épais, tout porte à croire que nous venons d'aborder les rivages de l'Angleterre.

Par le chemin de fer, nous filons sur la capitale de Victoria.

Melbourne me donne le spleen et la nostalgie. Le ciel avec ses gros nuages noirs rend encore plus sombres nos impressions. La voilà la « *Magnifique,* » cette ville sans rivale, la Rome australienne. Quelle singulière ironie ! Elle peut être bâtie comme la vieille cité italienne sur sept collines, elle peut avoir son petit Tibre, le Yarra-Yarra, mais avoir l'audace de songer à Rome en voyant Melbourne, oser mettre ces deux villes en parallèle, me semble par trop anglais ; c'est un blasphème à l'adresse de la belle et merveilleuse capitale du monde chrétien.

Ses longues rues démesurément larges, bordées de maisons basses, mettent au cœur une froide et intraduisible sensation de vide et ses grands horizons plats où l'œil, aussi loin qu'il puisse regarder, n'aperçoit que constructions, jettent l'âme dans un de ces désespoirs infinis, vastes comme eux. Assis tristement sur un banc et le cœur navré, nous souffrons d'autant plus vivement que le contraste avec nos derniers jours est plus frappant. Brusquement, nous venons d'être arrachés aux rêves les plus délicieux pour être jetés dans une décevante réalité ; brusquement, nous venons d'ouvrir les yeux sur l'avenir prochain qui nous attend. Notre voyage touche à son terme, nos beaux jours sont finis. Encore une station et

bientôt il nous faudra lutter pour la vie, car nos ressources seront épuisées.

* * *

Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole,

a dit le poète, et sur l'aile des nuages aussi, ajouterai-je, le lendemain, en effet, le soleil avait tout dissipé.

Sous sa belle lumière, Melbourne n'a pas aujourd'hui son lugubre aspect d'hier. Certains quartiers, certains monuments, quelques jardins attirent nos regards ; mais, malgré tout, cette ville dans son ensemble ne nous séduit pas et nous restons effrayés à l'idée que Sydney lui est inférieure, au dire de beaucoup.

Rendons cependant hommage, Messieurs, au génie des Anglais. En moins de cinquante années, ils sont arrivés à créer, comme par enchantement, cette ville immense qui possède maintenant 400,000 habitants. Cette rapidité prodigieuse a été le résultat de la découverte des « *Champs d'or* » dans la province, en 1851. Du jour au lendemain, un peuple de mineurs s'est rué sur le pays pour arracher à la terre ses riches trésors. On parle de fortunes extravagantes opérées en quelques mois. C'est non loin d'ici, à Ballarat, qu'un pauvre ouvrier trouva sous sa pioche un bloc d'or d'une valeur de 260,000 fr.

Avant de quitter la capitale de l'Australie heureuse, n'oublions pas de parler des eucalyptus de Fernshaw, les plus grands arbres du continent, à 50 kilomètres environ de Melbourne. M. Cotteau, dans son *Voyage autour du monde,* cite le Big-Ben comme le plus colossal. Il a 17 mètres 08 centimètres de circonférence à hauteur d'homme et son sommet atteint 128 mètres. Pour ma part, j'ai entendu parler d'un eucalyptus de 144 mètres de hauteur, presque la moitié

de la Tour Eiffel. C'était un géant parmi les géants du monde entier. Les Wellingtonia de la Californie, seuls arbres qui peuvent soutenir la comparaison avec les eucalyptus d'Australie, dépassent ces derniers en grosseur, mais ils présentent des cîmes moins élevées. Disons aussi que la province de Victoria est infestée de lapins ; on en tue cinquante millions par an.

. ˙ .

Le 2 octobre, à cinq heures du soir, nous reprenons le chemin des mers pour atteindre enfin la capitale de la Nouvelle Galles du Sud.

Dans la matinée du 5 octobre, nous faisons notre entrée dans cette magnifique baie de Sydney, la plus belle de la Terre après celle de Rio-Janeiro, baie qui s'enfonce profondément dans l'intérieur, s'irradie en tous sens et forme au pied de collines verdoyantes, mille petits golfes aussi séduisants les uns que les autres. C'est un ensemble de ports en un seul, à qui on a donné le nom de Port Jackson ; c'est un fiord dont les pourtours capricieux se développent en un littoral de 87 kilomètres. Comme aspect, je ne saurais mieux le comparer, toutes proportions gardées, qu'au joli petit fiord breton de la rivière d'Auray.

. ˙ .

Débarquons promptement et mettons-nous en quête d'un boarding-house. En Australie, ces petits hôtels de famille ne manquent pas et nous ne tardons pas à découvrir notre affaire à Windsor-House, dans Jamieson-Street, large rue débouchant sur Georges-Street, une des principales artères de Sydney. Le prix, à peu près unique, est une livre par semaine, soit 25 fr. Aux pays anglais tout se paie à la semaine.

. ˙ .

Dans Pitt-Street et dans Georges-Street, Sydney nous apparaît comme une ville idéale, comme un rêve pétrifié. Une continuité de palais, une succession de magasins luxueux défilent à nos yeux émerveillés. L'éclat de cette ville, son mouvement, son bruit lui donnent l'air d'un Paris tout flambant, s'étalant au ciel bleu de l'Australie. Ses habitants l'appellent « *Queen of the South, la Reine du Sud.* » Cette désignation est autrement méritée que celle de Melbourne « *la Magnifique.* » Sans être bâtie avec cette régularité monotone de toutes les autres villes australiennes, elle est pourtant bien dessinée et la largeur harmonieuse de ses rues séduit immédiatement le regard. Grâce à ses vallons, à ses collines, aux découpures de ses rivages, elle présente des perspectives variées sur les grands bois d'eucalyptus, sur son port, sur son jardin, sur les criques de la baie.

Dans les quartiers animés, sous les grandes arcades qui abritent les trottoirs et du soleil et de la pluie, s'établit le double courant de la foule. Le « *Keep your right, Gardez votre droite,* » inscrit de distance en distance sur les piliers des arcades, est respecté dans la mesure du possible. A nos côtés circulent les citadins corrects, les colons bien campés avec leur chapeau à large bord, baissé sur le front, et les grandes miss aux airs masculins. En quelques mots, voici le portrait de ces dernières.

L'Australienne de Sydney est de belle taille, mais dépourvue de hanches ; sa poitrine est plate ; ses extrémités, pieds et mains, d'une longueur désespérante, ses articulations grosses, lourdes, massives ; sa physionomie serait agréable, mais elle a toujours une certaine rudesse, la douceur manque au visage ; ses cheveux sont ordinairement coupés ras, ce qui lui donne encore une plus mâle apparence. Ses gestes n'ont rien de gracieux, ils sont secs, brusques, cassants ; ses attitudes, ses poses ont quelque chose de cavalier. Nous rencontrons

parfois de belles Australiennes, mais nous n'en trouvons pas de remarquablement belles.

* * *

Parmi les parcs, il faut citer Hyde-Park et surtout celui du Domaine dont le jardin est un enchantement.

Avec ses magnifiques pelouses ornées de corbeilles ravissantes, avec son peuple de statues, son escalier monumental qui descend majestueusement vers des fourrés de végétation tropicale, sa vue merveilleuse sur toute la baie de Port-Jackson, les parties hautes de ce jardin sont un des coins de la Terre les plus admirables, surtout vers le soir au coucher du soleil.

Au bas de ces terrasses gazonnées croissent en un véritable fouillis des palmiers de tous genres que dominent deux pins gigantesques d'une hauteur superbe. Puis au delà sont dessinés encore d'autres jardins placés immédiatement sur les bords d'un golfe gracieux qui se termine à l'une de ses extrémités au palais gothique du gouverneur, à l'autre à une colline verdoyante. Dans cette partie, de belles allées sinueuses contournent des lacs aux îles de verdure, bordent la mer, les prairies ou s'enfoncent sous des ombrages touffus.

Si vous habitiez Sydney, vous rêveriez, Messieurs, d'aller en ce charmant séjour déguster un bon cigare après votre dîner, devant le spectacle magique de la baie sous les dernières lueurs du soleil couchant, mais ce rêve vous pourriez le payer cher : il est formellement interdit de fumer dans les jardins. Les bouts de cigare ou de cigarette jetés au hasard nuiraient à la netteté pure et sans tache des grandes allées.

* * *

Un samedi soir à Sydney, par une délicieuse fin de journée de printemps, laisse un souvenir ineffaçable et, pour ma part,

je n'oublierai jamais l'impression de mon premier samedi dans Georges-Street.

Avant que la cité ne s'endorme du sommeil d'un jour, elle jette en cette rue un éclat extraordinaire : les magasins rivalisent de luxe et les lumières ruissellent ; tout brille, tout resplendit ; un torrent humain s'écoule et semble mugir. Les yeux croisent leur éclair sous la flambée du gaz, les visages rayonnent. Il passe des bouffées de parfum, un souffle vivifiant circule, par tous les pores on aspire largement la vie. Un je ne sais quoi de voluptueusement chatouillant vous pénètre jusque dans votre essence, on dirait le bonheur qui jette à pleines mains ses baisers à la foule et la foule s'enivre.

Le dimanche, quel contraste, Messieurs ! Au tumulte de la veille succède le silence de la mort. Les larges rues sont abandonnées. Personne. Et le soleil les inondant de lumière paraît régner en maître sur une cité déserte. La foule est dans les temples, dans les églises, nous sommes au jour de la prière : Dieu a sa journée ; c'est l'heure du recueillement, c'est l'heure des saints cantiques. L'idée est grande, sublime. Je regrette cependant qu'on la pousse jusqu'à l'exagération. La défense de pêcher, de chasser, d'arroser ses fleurs, de faire, en un mot, quoi que ce soit, me semble puéril et ridicule. Elle devient grotesque quand elle s'applique à la musique. Jouer sur son piano, sur son violon, sa clarinette ou sa flûte d'autres airs que des airs religieux, un morceau de *La Fille de Mme Angot,* par exemple, non seulement produirait un affreux scandale, mais serait puni d'une forte amende.

Mais revenons à Sydney.

Les rues dans leur vaste solitude ont aujourd'hui un charme particulier. Le calme sied mieux à la contemplation, rien ne détourne l'attention et sans être arrêté par les détails, vous pouvez prendre une meilleure vue d'ensemble. Ainsi consi-

dérée, Sydney est une véritable merveille. Pitt-Street et Georges-Street peuvent être mis en parallèle, je crois, avec les plus beaux quartiers des plus belles villes du monde.

Allons passer l'après-midi dans le parc du Domaine. De nombreux groupes y sont disséminés ; les uns chantent des hymnes, les autres écoutent des orateurs. Les hommes, les femmes prêchent leur religion. L'Armée du Salut, avec sa devise « *Sang et feu,* » y fait ses prières publiques, la secte du ruban bleu y cherche de nouveaux prosélytes. Des écriteaux sont suspendus aux arbres, aux piliers, aux murs : ils contiennent des maximes évangéliques, Sydney se transforme le dimanche en un grand monastère.

. ˙ .

Dans quelques jours il ne nous restera pas un sou pour vivre. Notre voyage payé, nous avions chacun 500 fr., nous les avons dépensés. Nous sommes au pays de l'or, et pourtant ce n'est pas de l'or que nous cherchons, c'est simplement du pain. Nous n'avons plus aucune espérance à garder, nous sommes incapables de faire quoi que ce soit à Sydney. Nous avons cherché, nous avons employé des personnes aimables qui s'intéressent à nous. Elles n'ont rien trouvé. L'Australie sans doute est un magnifique champ d'exploitation, mais il n'est pas ce qu'on croit et beaucoup de gens viennent ici qui regagnent précipitamment la France, complètement désillusionnés. Le temps n'est plus où les fortunes se faisaient comme par enchantement. Pour arriver à un résultat, il faut d'abord savoir la langue anglaise et ensuite posséder un beau capital. Nous ne parlons pas anglais et l'argent nous manque. Nous n'avons qu'une ressource, partir à la campagne et, en attendant des jours meilleurs, offrir nos services en échange de notre nourriture. Voudra-t-on nous accepter ? That is the question.



. ˙ .

J'aime à oublier la vie réelle quand elle ne se présente pas au gré de mes désirs. La peinture produit les mêmes effets que la musique : elle vous enlève à vous-même en vous transportant dans le passé, en évoquant des souvenirs, en faisant jaillir à vos yeux la poésie des êtres et la poésie des choses. Allons au musée des tableaux. D'un seul coup nous sommes transportés en Egypte devant la belle mosquée du sultan Hassan, puis devant une fellahine marchande d'oranges. Il n'en fallait pas tant pour ressusciter toute mon existence aux contrées radieuses de l'Orient. Plus loin ce sont des paysages australiens et néo-zélandais, et enfin une scène de Tahiti que je veux essayer de vous reproduire.

Non loin d'un rivage ombragé de grands cocotiers, rivage que vient baiser la vague écumeuse, une barque glisse doucement sur les flots bleu-clair. Un beau Tahitien à la peau dorée se penche sur ses rames, les yeux vers sa bien-aimée qui, toute couronnée de roses, se renverse en arrière dans un de ces rires d'amour particulier aux filles de la Polynésie. De merveilleux coquillages reposent à l'avant du bateau. Dans le lointain se dressent les pics fantastiques de Moorea éclairés d'une lumière violetée. On croirait avoir devant les yeux le pays des printemps et des amours éternels. Oh oui ! malgré son beau soleil l'Australie est bien terne à côté de cette île tropicale. Je n'aurai plus maintenant qu'un désir, celui de m'envoler au plus vite vers ces édens de la terre perdus dans les immenses solitudes du Grand-Pacifique.

. ˙ .

Le soir, à notre retour, nous apprenons une bonne nouvelle. Un Français, M. Brial, à qui l'on a parlé pour nous, consent à nous accepter comme garçons de ferme. Il ne peut nous offrir que la nourriture et nous devrons nous occuper

d'acheter une tente. Malheureusement nous n'avons plus d'argent. M. Michel, fournisseur des bateaux de la compagnie des *Messageries maritimes*, à qui nous avons été recommandés par M. Conil, agent principal de cette même Compagnie, met sa bourse à notre disposition. Ici je ne saurais trop le remercier de toutes ses amabilités, nous avons été vraiment heureux de rencontrer sur cette terre anglaise un homme tel que lui.

. • .

Enfin l'heure d'une nouvelle existence a sonné. Le 18 octobre, après quinze jours de repos à Sydney, nous faisons nos adieux aux voyages et aux beaux jours de liberté et nous partons par le train du matin pour Minto, à 13 lieues environ au sud de Sydney, sur la ligne de Melbourne.

Les paysages australiens sont monotones et toujours les mêmes. Ou bien, c'est l'éternelle forêt d'eucalyptus avec ses teintes mornes, ou bien ce sont des terres défrichées ayant l'aspect de nos grandes plaines sans arbres. Une jolie rivière, Georges River, vient seule rompre la monotonie de la route.

N'ayant aucun renseignement sur Minto, nous avons crainte d'arriver dans une bourgade, nous voudrions vivre en pleine campagne ou en pleine forêt. Heureusement nous sommes servis à souhait : nous cherchons en vain une agglomération de maisons, il n'y en a pas. Grandes prairies, bois d'eucalyptus, champs cultivés et douces collines limitant l'horizon : tel sera le cadre à notre existence. A un kilomètre de la gare, un petit cottage enfoui sous les eucalyptus nous est désigné comme la demeure de notre colon français.

M. et Mme Brial sont là pour nous recevoir, ils nous serrent la main et nous souhaitent la bienvenue. La première impression est excellente. M. Michel Brial est un bel homme à la barbe noire, aux traits énergiques, et son épouse, une

Bordelaise, est une femme d'un certain embonpoint, à l'œil vif, à la physionomie franche et ouverte. Nous prenons place un instant sous la vérandah devant une miniature de jardin anglais, tout embaumé de roses. Et j'éprouve immédiatement pour ce lieu calme et tranquille une attraction toute particulière, pour ces hôtes bienveillants une sympathie marquée. Avec des horizons aussi doux, avec un ciel aussi pur, avec des gens aussi affables, la vie ne m'effraie plus. Je sens que Minto sera une étape heureuse dans mon existence de voyage.

A l'heure du déjeuner nous sommes invités à nous mettre à table. La nourriture est abondante et très bien préparée. M. Brial étant tout à la fois agriculteur et boucher, nous aurons de la viande en quantité, et Mme Brial, en sa qualité de Française, nous fera de bonne cuisine. Le vin lui-même ne nous manquera pas, et d'excellent vin qu'ils récoltent eux-mêmes sur leur propriété.

.˙.

Dans la journée, Charley, l'homme de la ferme, nous monte notre tente. Nous le regardons sans pouvoir lui venir en aide. Il fait aujourd'hui une grande chaleur, le thermomètre marque 34°, et nous demandons avec inquiétude si cette température est la température normale. Sur une réponse affirmative, nous nous regardons, mon frère et moi, d'une singulière façon.

Aussitôt notre tente montée, Mme Brial nous donne de vieux sacs. Nous y adaptons deux longues perches, de manière à constituer une sorte de brancard qui nous servira de sommier. Puis nous remplissons d'autres sacs avec de la paille de maïs pour en faire notre matelas. Nous recevons en outre chacun une paire de draps et un oreiller; nous y ajoutons nos couvertures. En un clin d'œil, notre chambre est prête et nos deux lits dressés. Ils reposent de chaque

côté de notre tente, appuyés sur deux gros troncs d'arbres. Ainsi installée, cette maison de toile, de forme rectangulaire, a gentil aspect et je me réjouis d'avance de loger dans ce petit nid blanc, à l'ombre de grands sapins et sur les bords d'une crique où je rêve déjà de prendre des bains le soir et pour me délasser des fatigues du jour et pour me rafraîchir si la chaleur est aussi forte qu'on veut bien le dire.

.˙.

Dès le lendemain, nous débutons dans notre existence de travail. La température est fraîche et elle se continue fraîche toute la journée. Hier, on a voulu nous effrayer. Nous sommes arrivés par un de ces coups de vent chaud qui soufflent de temps en temps dans la Nouvelle Galles du Sud et peuvent se comparer au siroco d'Algérie ou au khamsin d'Egypte. Ils sont assez rares heureusement et ne persistent pas.

Bêcher la vigne, arroser le jardin potager et le jardin anglais, couper du bois dans la forêt voisine, labourer la terre, faire les semailles, donner à manger aux cochons : tel est notre ouvrage, et je dois vous dire que je m'y donne de tout cœur. Mais, hélas! mes forces sont celles d'un enfant : avec beaucoup de fatigue, je fais à peine en une journée ce que le plus vulgaire des travailleurs pourrait facilement exécuter en deux heures, et je me désole de ne pas même être capable de gagner mon pain. Les services que je rends sont loin de représenter la valeur de ma nourriture.

.˙.

Jugeant que trois jours de travail ont besoin d'un jour de repos, M. Brial m'envoie garder les moutons. Vous comprenez, Messieurs, que cette pointe à mon adresse me vexe horriblement, mais je vous assure que, malgré cette atteinte à mon amour-propre, je déguste avec une véritable volupté le plaisir

de rêver à mon aise, bien mollement allongé sur l'herbe, tandis que mes bêtes tondent la prairie. Décidément, ma situation présente n'a rien de désagréable, au contraire; et je me demande pourquoi l'*Enfant Prodigue,* en train de garder ses pourceaux, se plaignait de son sort. Qu'on en soit persuadé, il ne devait pas avoir un heureux caractère. Pour moi, je suis enchanté d'être berger et je ne désespère pas de devenir roi. Du reste, je le suis : un berger, c'est le roi de son troupeau. Et beaucoup de monarques, Messieurs, voudraient pouvoir mener leur peuple à la baguette comme je mène le mien.

* * *

Un soir que nous nous trouvions ensemble, mon frère et moi, loin de l'œil du maître, occupés à nous répandre en pluie bienfaisante sur les jardins, je l'apostrophe en ces termes :

« Si c'était pour arroser des choux et des carottes que nous devions venir ici, nous n'avions pas besoin de parcourir dans cette intention une distance de plus de cinq mille lieues, nous pouvions nous livrer à ce genre d'exercice tout aussi bien du côté de la Loire-Inférieure. Tu le vois, il n'y a pour toi en Australie aucun avenir si la famille ne consent pas un jour à te donner l'argent nécessaire à la fondation d'une colonie. Regagne donc bien vite la France, tes bijoux seront suffisants pour payer ton voyage, et aussitôt que tu seras sûr d'obtenir des capitaux, reviens à Minto, afin d'acquérir, avant de te lancer, une sérieuse expérience de la vie coloniale. »

Alors il se décide à partir.

Annoncer cette nouvelle à M. Brial, lui expliquer les raisons de ce départ est l'affaire d'un instant.

Le 27 octobre, mon frère quitte Minto et le lendemain il s'embarque pour le beau pays de France.

. ˙ .

Mon existence elle-même entre dans une nouvelle phase.

Trouvant mes efforts complètement inutiles, j'abandonne la hache, la bêche, la pioche et l'arrosoir pour reprendre mes livres, ma plume, mon fusil, et surtout ma liberté. M. et Mme Brial m'ont fait les conditions les plus avantageuses. Pour dix schellings la semaine, environ 50 fr. par mois, je pourrai continuer de vivre sur leur propriété et de m'asseoir à leur table : ils me considéreront comme l'enfant de la maison. Vers les premiers jours de janvier, j'espère recevoir ma rente annuelle de 1.200 fr.; à cette époque, il me sera donc permis de payer ma dette. En attendant, pour les mettre à l'abri de toute crainte, j'ai eu soin de leur confier mes bijoux, en prétextant qu'ils n'étaient pas en sûreté sous ma tente.

. ˙ .

En songeant que vous, Messieurs, vous êtes en train de humer l'air frais de France en vous rassasiant de pluie, grêle, vent, neige, froidure et autres avantages, je plains vraiment votre triste sort.

A Minto, l'on cueille maintenant des petits pois, des asperges, bientôt ce sera le tour des raisins, des pêches, des prunes, des poires, des melons, et l'on se prélasse sous le ciel bleu à une température moyenne de 20 à 25°. Aux agréments de ce climat vient s'ajouter pour moi le charme doux et pénétrant de ces grandes solitudes australiennes qui effraient tout d'abord par leur éternelle monotonie et auxquelles on s'habitue pourtant si aisément, le plaisir de courir ma plume sur le papier en revivant dans mes souvenirs

d'Orient, celui de lire mes auteurs favoris, car M. Brial ayant tenu autrefois un cabinet de lecture, peut mettre à ma disposition une bibliothèque composée du meilleur choix d'ouvrages littéraires. A tout cela se joignent encore les émotions de la chasse et des excursions, les jouissances intimes que je dois à ma famille d'adoption pour la chaude atmosphère de sympathie dont elle m'enveloppe et dans laquelle il fait si bon de vivre, loin de la patrie.

Vous êtes probablement curieux, Messieurs, d'avoir quelques renseignements sur M. Brial, et je comprends d'autant mieux cette curiosité que je l'ai eue moi-même. M. Brial était un ouvrier plâtrier qui, pris aux jours de sa jeunesse d'un bel amour pour une jeune fille, poursuivit l'objet de ses feux jusqu'en Algérie. Cette première équipée le mit en appétit de voyages et, dès lors, ce fut une course folle à travers le monde. Les deux Amériques, les grandes Antilles, le Japon, la Nouvelle-Zélande et enfin l'Australie virent les étapes successives de cette vie d'aventures dans laquelle il exerça tous les métiers possibles. La fortune lui sourit plus d'une fois, mais sans inquiétude sur son avenir, ayant une confiance illimitée en sa force, son adresse et son intelligence, il dépensait sans compter. Il n'a dans son existence qu'un seul mauvais souvenir. C'était dans je ne sais plus quelle ville; forcé, pour ne pas mourir de faim, d'entrer dans une maison comme domestique, il dut remplir les fonctions d'une bonne à tout faire. Chargé principalement du soin d'un tout jeune bambin, sale et grincheux, qu'il était obligé de dé....crasser et de promener sur son bras, il connut à ce moment les horreurs du spleen.

Agé maintenant d'une quarantaine d'années et marié à une femme qui possède un cœur d'or et qui l'idolâtre, M. Michel Brial vit avec son frère M. Paul, dans cette petite colonie qu'il a fondée. Les débuts ont été difficiles, il a dû tout faire

par lui-même, construire sa coquette habitation, dessiner ses jardins, planter sa vigne et ses arbres fruitiers. Comme les produits étaient encore trop jeunes pour fournir les capitaux nécessaires à leur subsistance, il a profité de la libre pâture des grandes prairies avoisinantes pour y élever des moutons, et, sans hésitation, il s'est installé boucher. La clientèle devint nombreuse. Ce nouveau métier le sauva d'un emprunt qui, probablement, aurait été sa ruine, car les banques ne prêtent qu'à 8, 10 et 12 %; quant aux prêteurs sur gages, ils arrivent à obtenir 90 %. Grâce à la proximité de Sydney, grâce au chemin de fer qui passe à sa porte, il peut expédier pour la grande ville fruits et légumes. Et cette petite ferme modèle de quelques hectares seulement, dont la réputation n'est plus à faire, lui rapporte chaque année une dizaine de mille francs.

Deux autres Français, M. Joubert et M. Gentil, installés à Minto, s'apprêtent à suivre son exemple.

Mais rappelez-vous, Messieurs, que, pour arriver à un résultat, il faut avoir des capitaux et être capable de tout faire par soi-même, car, là-bas, la main-d'œuvre coûte cher et absorbe tout bénéfice.

Puisque je parle des Français de Minto, je ne dois pas oublier M. et Mme Dessus, nos plus proches voisins, propriétaires d'un « public house. » Ce sont des épaves de la fameuse colonie du marquis de Rays. Cet essai de colonisation ne devait pas aboutir, car la plupart de ceux qui partirent dans l'intention de fonder la Nouvelle-France étaient incapables de travailler. En dehors de quelques familles d'agriculteurs, cette expédition ne comprenait que des aventuriers. M. Dessus y avait le grade de lieutenant. Après avoir enduré des souffrances de toutes sortes dans les forêts géantes de ces îles malsaines, sous ces climats chauds et humides, les survivants de cette expédition, qui avaient échappé aux fièvres et à

l'abattement moral, furent embarqués sur un vieux vapeur qui prenait eau de tous côtés et avait toutes les chances de couler bas. Ils échappèrent comme par miracle à un naufrage certain et ils réussirent à gagner l'Australie.

. ˙ .

Messieurs, je vous ai parlé tout à l'heure de chasses et d'excursions, permettez-moi d'y revenir.

Le pays est assez giboyeux : on y trouve le lièvre, l'opossum, quelques rares lapins, la petite caille d'Australie au vol rapide et des espèces de courlis des bois; du côté de Georges River habitent quelques wallabies ; j'y ai même tiré et manqué maladroitement un oiseau lyre, oiseau de la grosseur d'une poule et dont la queue se déploie en forme de lyre. Chose singulière, il est l'emblème de la musique et il ne chante pas ! Georges River est mon lieu de prédilection. J'aime à m'égarer dans les forêts claires et lumineuses qui bordent cette petite rivière, à escalader ses coteaux abrupts à la recherche de gibier ou de fleurs sauvages. Et souvent je m'arrête, je me recueille pour écouter des voix que mon oreille n'a pas encore entendues : bruissements nouveaux d'insectes, chants inconnus d'oiseaux, soupirs particuliers dans le feuillage. J'aime à remonter ce ruisselet dans ses gorges étroites resserrées entre de hautes collines où, parmi les blocs énormes de roches nues, se développe majestueusement la puissante flore australienne ; j'aime à voir ce torrent d'azur écumeux qui roule tantôt doucement sur des plages de sable doré, tantôt avec fracas au milieu des rocs hérissés. Ces scènes sauvages, grandioses et superbes, exceptionnelles dans la nature morne et mélancolique de la région, forment avec les doux paysages de Minto le plus heureux contraste.

. ˙ .

Mais nous voici arrivés au jour de Noël. Le fameux

Christmas est pour les Anglais et par conséquent pour les Australiens la plus grande fête de l'année et il n'est pas de famille, si pauvre qu'elle soit, qui ne la célèbre dignement par un copieux repas.

Le nombre d'images emblèmes qui sont envoyées en ce jour est incroyable. C'est entre les parents, les amis, les amoureux un feu croisé de jolies miniatures, satinées, dentelées, brodées de fleurs, de devises, de souhaits. Tout cela se recueille dans un album et s'expose au salon.

M. Brial, en l'honneur de la fête, nous offre un dîner superbe et la soirée se prolonge très tard au milieu de la plus franche gaîté.

. ˙ .

Trois jours après, le 28 décembre, je reçois mon courrier de France et la belle somme de douze cents francs.

. ˙ .

Le dernier jour de décembre, toute la colonie française de Minto se réunit chez M. Boyer, un des voisins de M. Brial, pour assister à la naissance de la nouvelle année. Un certain nombre d'Australiens et d'Australiennes ont été invités et nous passons la soirée à rire, à boire, à chanter, à danser. Minuit approche, le punch s'apprête, les lumières sont éteintes. Et soudain, dans l'obscurité, au milieu du tohu-bohu de toute une jeunesse excitée, se dresse à mon regard la vision de cette année 1887, qui va finir dans un instant et que je marque en chiffres d'or parmi les autres années de mon existence, car elle compte un hiver à remonter le Nil, à étudier jusqu'au Soudan les ruines monumentales de la vieille Egypte, hiver plus doux que nos plus doux printemps et mille fois plus beaux sous les cieux inaltérables du grand désert, le mois d'avril en Syrie, les deux Semaines Saintes à Jérusalem, un retour dans ma patrie après bientôt deux

ans d'absence, un séjour en France aux mois fleuris de mai et de juin, un autre hiver radieux aux îles de l'Océan Indien et pour terminer, un printemps en Australie. En cette seule année que d'existences variées, que de paysages différents, quelle continuité d'enchantements ! Malgré moi, je me mets à regretter. Et comme pour me rendre encore plus sensible cette impression poignante une voix grave s'élève tout à coup : « enveloppez-vous tous d'un drap blanc et ne laissez voir que votre visage, nous dit-elle, nous allons mourir à 1887. » Puis on allume le punch après y avoir glissé une substance mystérieuse ayant pour effet de transformer la couleur de sa flamme. Brusquement cette lumière projette sur nous ses teintes blêmes et verdâtres : sous notre suaire nous prenons des airs cadavériques. Dans un silence de mort, à ces lueurs pâles, en présence de tous ces trépassés assis immobiles autour d'une même table, on croirait assister au sein d'une chambre sépulcrale, à une scène muette de blancs fantômes aux faces glabres et livides. Je n'ai jamais rien vu de plus fantastique, nous en avons tous la chair de poule. Et la flamme blafarde du punch, semblable à l'un de ces feux follets que, la nuit, on voit voltiger au-dessus des tombes des cimetières, rend l'illusion encore plus complète, elle nous paraît une exhalaison de notre être décomposé.

Mais voici l'heure de la résurrection, la pendule sonne minuit. Hommes, femmes, jeunes filles, chacun se débarrasse de son linceul, allume sa torche, monte sur sa chaise, lève son verre d'une main et de l'autre brandit son flambeau en criant « Happy new year ! happy new year ! » Et l'année 1888 commence sur l'air de *Malbrouck s'en va-t-en guerre* chanté de toute la force des poumons. Puis on porte des toasts nombreux et des hourra par trois fois répétés retentissent pour la France et l'Australie.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE NANTES

LE 15 JANVIER 1891

PAR M. JULES DESFONTAINES

Messieurs,

Au lieu de partir immédiatement pour les Montagnes-Bleues, comme c'était mon intention tout d'abord, je me décide à profiter des fêtes du Centenaire de l'Australie qui auront lieu vers la fin de janvier et à passer un mois à Sydney.

A mon arrivée dans la grande ville, je cours au Muséum pour y voir un Français, M. Ratte, minéralogiste distingué, à qui je veux demander des renseignements pour voir si je pourrais faire partie d'une mission dans le Nord du Queensland, en Nouvelle-Guinée, ou aux îles Salomon.

« Je crois la chose impossible, me dit-il, mais il se prépare en ce moment un voyage au pôle Sud ; les Australiens cherchent des volontaires qu'ils ne trouvent pas facilement, ils seront enchantés de vous recevoir. »

A ces mots, brusquement ma pensée s'élance vers les rives mystérieuses du continent polaire, brusquement s'étendent à mes regards de grands horizons de glace avec leurs plaines unies, leurs montagnes aux cîmes arrondies ou découpées en multiples aiguilles, leurs masses énormes qui s'avancent déployant

comme une cité de cristal leurs bastions, leurs murailles géantes dont les flots viennent ronger les assises. Et pour augmenter l'effet, voici que brillent à mes regards les pics éblouissants du Melbourne et du Sabine et les volcans jumeaux de l'Erebus et du Terror, vomissant du haut de leurs quatre mille mètres des torrents de feu et éclairant dans la nuit, comme de gigantesques flambeaux, les glaciers couchés à leurs pieds et leurs neiges éternelles.

En un instant, j'oublie les scènes de la nature tropicale devant l'étrangeté sublime de ces spectacles polaires et je bondis à l'idée qu'il tient à moi seulement de pouvoir les contempler. Mais depuis trois ans, je n'ai pas vu d'hiver, depuis trois ans le froid m'est inconnu, il me serait impossible de résister à une température de 30 à 40° au-dessous de zéro, et j'ai, pour refuser de m'enrôler dans cette expédition, la même raison que l'Australien : l'habitude des pays chauds.

On peut trouver extraordinaire que ce peuple nouveau, qui avoisine en quelque sorte le pôle Sud, n'ait pas encore tenté, avec son esprit aventureux, la découverte de cette région pour ainsi dire inconnue et abandonnée depuis bientôt cinquante ans (1), mais il me semble que des hommes nés sous les latitudes australiennes sont incapables de supporter les rigueurs du pôle.

Profitons de notre présence au Muséum pour le visiter avec M. Ratte.

Voici d'abord le musée ethnographique avec ses armes variées, ses statuettes bizarres de divinités, ses grotesques fétiches, ses masques affreux, ses curieux ustensiles de pêche, de chasse, de travail et de ménage à l'usage des peuplades océaniennes.

(1) Seul, le *Challenger,* en 1874, s'est approché du Cercle polaire, sans toutefois pouvoir le franchir.

Passons maintenant aux collections d'histoire naturelle.

Les animaux qui constituent la faune de l'Australie forment des espèces particulières que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. A l'exception de rats, de souris et du chien-dingo, ils sont tous marsupiaux. Le meilleur représentant de cette classe est le Kangourou qui comprend des espèces très nombreuses et offre toutes les tailles, depuis celle du rat jusqu'à celle de l'homme. Les plus grands, qui atteignent $1^{m},55$ et pèsent une centaine de kilogrammes, font des bonds prodigieux au moyen de leurs longues pattes de derrière et de leur forte queue ; leur vitesse est telle que souvent les cavales les meilleures et les mieux montées ne peuvent les atteindre.

Parmi les autres mammifères intéressants, citons :

L'opossum (phalanger), qui vit sur les arbres ;

L'ours indigène, petit animal stupide que l'on prend facilement et que l'on peut apprivoiser;

L'ornithorhinx, portant fourrure et muni d'un bec de canard : il pond ses œufs et allaite ses petits;

Le dingo ou chien indigène, autrefois la terreur des colons, car il faisait de nombreuses victimes dans les troupeaux de moutons. Il devient de plus en plus rare par suite de la prime de 25 francs accordée aux chasseurs pour chaque scalpe de cet animal. Avec son poil jaunâtre, ce chien ressemble au renard; il n'aboie pas, il pousse des gémissements sinistres.

La collection d'oiseaux du monde entier est vraiment remarquable.

Si la gent ornythologique d'Australie, qui présente plus de 750 espèces, possède des spécimens du plus riche plumage et des formes les plus élégantes, elle n'a que quelques rares beaux chanteurs.

Les oiseaux les plus curieux d'Australie sont :

Le kakatoès blanc à crète jaune;

Le kakatoès noir ;

60 espèces de perroquets dont beaucoup brillent des plus vives couleurs;

Les oiseaux constructeurs qui se bâtissent des salles de grand conseil pour s'y réunir et discuter probablement leurs intérêts ;

L'oiseau moqueur, un parfait ventriloque qui semble prendre plaisir à tromper les voyageurs : il élève sa voix rieuse au-dessus de votre tête et vous allez le chercher à quelques cents mètres plus loin ;

Le mégalopode, qui fait un amalgame de feuilles, de branchages, de sable, de détritus, et y dépose ses œufs sans s'inquiéter de les couver. La chaleur causée par la fermentation de ce nid d'un nouveau modèle suffit pour les faire éclore et les petits naissent avec leurs ailes si bien développées que, 24 heures après, ils prennent leur volée ;

L'ému, qui ressemble à l'autruche et que l'on doit regarder comme l'oiseau symbolique de l'Australie. Ses œufs sont fort estimés pour la facilité avec laquelle on les travaille afin de les embellir et d'en faire des ornements. Mais depuis que les indigènes ont été refoulés dans l'intérieur du continent, ces oiseaux se sont multipliés et sont devenus un véritable fléau pour les squatters, en raison de l'énorme quantité d'herbe qu'ils mangent : aussi les détruit-on par centaines ;

Le casoar du Queensland, l'une des plus grandes espèces de ce genre. Son poids est supérieur à celui de l'ému. Les couleurs verte, bleue et noire de ses ailes lui donnent une réelle beauté.

On rencontre aussi en Australie le gibier de nos pays : la caille, le pluvier, la bécassine, le pigeon, le canard, l'oie et le cygne.

Les reptiles sont nombreux : les uns inoffensifs, les autres dangereux. Parmi les plus longs, signalons le serpent-tapis, mesurant de quatre à cinq mètres : il a une très jolie peau,

il vit d'oiseaux et de petits animaux; sa morsure n'est pas venimeuse. Dans le Queensland, on rencontre des pythons qui ont jusqu'à sept mètres de longueur. Les serpents noirs sont les plus terribles : leur piqûre est toujours mortelle.

Quant aux poissons, aux mollusques, aux insectes, ils présentent une grande richesse de forme. Mais ce que j'admire après les oiseaux, ce sont les collections de coquillages et principalement celles des papillons. Jamais je n'aurais cru trouver dans la nature tant de petites merveilles.

Je sors ébloui, enthousiasmé.

Mais en même temps, je suis navré de voir toutes ces beautés étiquetées, classées sous de froides vitrines, au fond de tiroirs qu'ouvrent seulement des savants. J'aimerais à les voir s'étaler en parures sur nos belles excentriques transformées, pour la circonstance, en musée vivant. Vous figurez-vous, Messieurs, dans un de nos salons parisiens toutes ces jeunes femmes en toilette de bal avec des insectes du plus brillant coloris, suspendus aux oreilles, des papillons étincelants piqués dans les cheveux, des bracelets, des colliers composés de petits coquillages aussi rares que beaux, des ceintures formées de longs et magnifiques serpents, des couronnes et des guirlandes de fleurs ignorées, des éventails de plumes d'oiseaux : tout cela appartenant à tous les pays du monde. Entendez-vous sortir de la bouche de ces élégantes les noms bizarres de cette faune et de cette flore dont elles seraient ornées !

Ainsi se vulgariseraient les sciences naturelles, ainsi naîtrait une industrie qui ferait courir les Français aux rives lointaines à la recherche de ces nouveaux éléments de fortune, ainsi se développerait le goût des voyages et la passion de l'inconnu !!!

En attendant de lancer cette idée, je songe à recueillir toutes choses curieuses que je rencontrerai sur mon chemin

comme insectes, papillons, coquillages, ainsi que des collections ethnographiques. Mais quelques capitaux me sont indispensables pour courir aux îles qui peuvent m'offrir une ample récolte : c'est alors que je pousse à ma famille, à mes amis de France, un appel qui, malheureusement, ne sera jamais entendu.

Et maintenant que je n'ai plus rien à tenter dans la Nouvelle-Galles du Sud, je me laisse aller tout doucement à la simple vie de touriste.

Les environs de Sydney méritent d'être visités, les baies innombrables de Port-Jackson surtout. Malgré leur caractère un peu terne et monotone, elles présentent de très doux paysages, parmi lesquels je dois citer « South Shore. » Les excursions sur la baie se font facilement : à chaque heure du jour partent des petits vapeurs en tous sens, la mer en est sillonnée.

Une autre promenade consiste à remonter, à l'ouest de Port-Jackson, la jolie rivière de Parramata.

N'oublions pas d'aller à Botany-Bay. C'est un pèlerinage que l'on doit à la mémoire de Cook et de La Pérouse. Deux monuments ont été élevés, de chaque côté de la baie, l'un à droite, l'autre à gauche, à ces deux hardis navigateurs.

Mais une des excursions les plus intéressantes est celle d'Hawkesbury river, la rivière la plus importante du continent après le Darling et le Murray. On l'appelle le *Rhin de l'Australie*. Des voyages en steam-boat sont organisés pour le remonter.

Profitons du vapeur. En deux heures nous traversons la baie de Sydney, gagnons la haute mer, tournons vers le Nord, longeons la côte et entrons dans le fiord de Broken-bay. Nous voilà bientôt à Peats' ferry, où commence la rivière.

Elle serpente entre de petites montagnes boisées; le panorama toujours le même n'a rien de séduisant, il est froid

aux regards. Les quatre heures que nous dépensons pour arriver de son embouchure à Wiseman's ferry me paraissent bien longues.

Dix minutes d'arrêt seulement à cette station et nous reprenons le chemin de Sydney.

Je suis quelque peu désillusionné, aussi je ne m'inquiète plus du paysage.

Je me suis oublié depuis un certain temps déjà quand je reviens à la réalité et promène mon regard autour de moi. Dieu! que c'est beau, Messieurs, et comme le tableau s'est transformé !

Lorsque nous remontions la rivière, les rayons du soleil, en tombant perpendiculairement et de toute leur intensité, s'opposaient à des teintes variées : tout était plongé dans les flots d'une même lumière aveuglante ; c'était uniforme et par conséquent monotone. Maintenant, sous les rayons obliques du soleil couchant, naissent les reflets et les ombres : tout se nuance, les plans se forment, les lointains se vaporisent, la rivière se poétise, le paysage prend une âme, il devient romantique dans tout ce que cette expression peut contenir. Oui, le voilà bien, ce Rhin, tel que je l'avais conçu en imagination ; l'illusion est même si complète que je suis surpris de n'y point rencontrer sur les cîmes qui dominent ses rives les châteaux de la féodalité qu'on retrouve au vieux pays de la Germanie.

C'est ainsi que s'expliquent les discours contradictoires sur certaines scènes de nature : elles ont été vues sous des couleurs différentes, ce qui a donné lieu à des impressions très diverses.

.˙.

Si, pendant le jour, je me livre à mes excursions, de temps en temps, je passe la soirée au théâtre ou au café-

concert. *Robinson Crusoë* est le grand succès du jour au Théâtre Royal, je ne manque pas d'assister à cette représentation.

Cette féerie, admirablement montée, peut rivaliser avec celle du Châtelet. Décors, costumes, ballets, musique, tout est irréprochable. J'y remarque au troisième acte des effets de lumière superbes sur le défilé de la délicieuse petite île de Kakatoa.

Mais la plupart de mes soirées, je les consacre à l'étude de la langue anglaise. Naturellement, ce ne sont pas les gentlemen que je choisis pour professeurs. D'abord ils prononcent avec le gosier et je ne les comprends pas. Ensuite, si, par hasard, j'arrive à saisir les sons, leur conversation ne m'intéresse nullement. D'ailleurs, ils parlent peu ; ils ouvrent la bouche pour boire et manger, et non pour bavarder. A leur sens :

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Les charmes de la conversation, ils ne les connaissent pas et les jeunes Australiens préfèrent de beaucoup une partie de lawn-tennis à la causerie, fût-elle la plus spirituelle du monde.

Donc je m'adresse tout simplement, pour me perfectionner dans le parler anglais, aux plus jolies misses que je rencontre sur mon chemin ; elles ont toujours le talent de me délier la langue. Vous le savez, Messieurs, les mœurs australiennes laissent à la femme la liberté la plus complète et une jeune fille peut, sans inconvénient, marcher à la rue côte à côte avec un jeune homme. Aussi ne refuse-t-on jamais ma compagnie, ma qualité d'étranger me donne, paraît-il, droit immédiat à la sympathie. Comme cadre à mes leçons, je choisis le parc du Domaine : c'est ma promenade favorite. C'est aussi le jardin de prédilection des amoureux. Il pro-

cure l'ombre, le mystère et, en plus, le magnifique spectacle de la baie sous ces belles nuits d'été australiennes, enfin toutes choses chères aux cœurs bien épris.

On n'y rencontre que couples de jeunes tourtereaux tendrement enlacés, toujours silencieux : ils semblent dormir dans les bras l'un de l'autre. On n'entend ni ces bruits de baisers, ni ces chuchottements expressifs, ni ces éclats de rire comprimés qui, dans tout autre pays, ne manqueraient pas de jaillir : ici l'amour est un repos. Toutes mes compagnes d'un ou de plusieurs soirs consentent à devenir mes sœurs, mes amies, elles ont l'affection en haute estime ; pourtant elles ne cachent pas leur préférence pour le sentiment qui doit les conduire aux saintes hyménées ; toutes désirent un époux et elles l'attendent avec une fiévreuse impatience. Il est permis de se demander pourquoi. Car enfin qu'espèrent-elles du mariage ? La liberté, elles l'ont aussi complète que possible ; l'amour, je les crois trop froides pour le savourer ; les enfants, elles n'en paraissent pas friandes : j'avais cru le contraire, tout d'abord. Souvent, en effet, il m'arrivait de trouver des petites fillettes de huit, dix, douze ans, s'empressant autour de jolis bébés avec des soins tout maternels. Mais ce goût disparaît bientôt et la jeune fille rêve autre chose que des nourrissons. Parlez-lui de danser, de pianoter, de monter à cheval, de faire des excursions difficiles, c'est parfait ; quant à s'occuper de bambins, cela est différent. Elles font probablement du mariage une question d'amour-propre, peut-être un besoin d'association, une manière de se lancer dans les affaires qu'elles aiment beaucoup et auxquelles elles veulent s'intéresser. L'Australienne, par le caractère comme par le physique, est plutôt homme que femme. Voulez-vous la juger : allez la surprendre dans son intérieur ; voyez-la couverte d'une vieille robe tout à jours, tellement les trous sont nombreux ; regardez son linge, il vous

apparaîtra avec déchirures multiples. Soyez-en persuadés, elle ne s'avisera jamais de prendre l'aiguille afin d'y porter remède, elle a pour ce genre d'ouvrage une aversion trop profonde. Même à la rue, il est rare de trouver une toilette, si belle qu'elle soit, complètement irréprochable.

L'Australienne nettoie sa maison, lave à grandes eaux, donne de vigoureux coups de fourbissage, mais arrêtez-vous aux détails et vous vous apercevrez de suite qu'ils sont négligés. Les choses minutieuses lui font horreur; les exercices violents lui plaisent avant tout : la natation, la gymnastique, l'équitation sont ses distractions favorites, la boxe même lui sourit; et j'en ai vu plus d'une en position, prête à l'attaque ou prête à la riposte. Tout enfants déjà, elles manifestent leurs goûts masculins; souvent, j'ai rencontré des petites filles qui se battaient à la rue à coups de pied et à coups de poing.

Avec ce caractère de mâle, elles doivent donc forcément se sentir vivement attirées vers les affaires, vers le « business. » De là leur sympathie marquée pour le mariage qui doit leur donner dans la vie un rôle actif.

* * *

Maintenant commencent les fêtes du Centenaire, elles dureront 11 jours : du 22 janvier 1888 au 1er février inclusivement.

Dans les rues sont dressés des arcs de triomphe surmontés de l'écusson australien avec ses deux animaux symboliques : l'ému et le kangourou, et sa devise « Advance Australia! » Partout s'élèvent des mâts vénitiens reliés entre eux par des guirlandes de lanternes.

Le programme des fêtes comprend une inauguration de la statue de la reine Victoria, l'ouverture du parc Moore, plusieurs concerts, un défilé de toutes les corporations avec

leurs grandes bannières, des revues militaires, des régates, l'illumination générale de la ville et de la baie, un feu d'artifice.

Ces fêtes sont bien froides, mais une foule compacte circule dans les rues pavoisées; les jeunes filles et les enfants, presque toutes en toilette blanche, y jettent une note claire qui réjouit l'œil.

Je ne vois le peuple s'animer que dans deux circonstances.

La première fois, c'est à l'inauguration de la statue de la reine Victoria. L'heure approche où lord Carrington, le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud et sa gracieuse lady vont faire leur apparition. La place regorge de monde : les curieux à cet instant envahissent les arbres. Les policemen ne tardent pas à prier le public de quitter les branches. Tous descendent, à l'exception d'un seul qui croit se mettre à l'abri de toute poursuite en montant aux cîmes d'un grand végétal et se fait un plaisir de narguer la police du haut de son observatoire. En un clin d'œil, les agents, froidement et sans la moindre hésitation, se hissent sur l'arbre, et rien n'est plus pittoresque que tous ces uniformes noirs grimpant de tous côtés. Le pauvre diable saute de branche en branche, fuyant toujours. Naturellement, cette chasse d'un nouveau genre passionne la foule : les cris, les rires, les hourrah retentissent; et c'est une véritable explosion, quand deux agents arrivent à le saisir chacun par une jambe. Il résiste énergiquement, tout est inutile, bientôt il dégringole et tombe entre leurs bras.

La seconde fois que j'ai été témoin de l'emballement de la populace, c'est à la suite du feu d'artifice qui clôturait les fêtes. A peine le bouquet vient-il de se déployer dans les airs en innombrables gerbes de feu que tous les bateaux à vapeur jettent aux échos de Port-Jackson leurs coups de sifflet stridents et leurs mugissements de sirène. Toutes les

notes, depuis les plus aiguës jusqu'aux plus graves, s'élèvent en même temps dans une longue cacophonie. Alors l'enthousiasme des Australiens arrive à son comble et présente tout le caractère de l'exubérance méridionale. Les mouchoirs s'agitent, les chapeaux se lèvent et les cris de la multitude se joignent à la voix des steamers. Il ne manque plus à ce brouhaha que les mille et une détonations des forts et des cuirassés : ils se taisent malheureusement ; je ne peux que déplorer ce silence des canons à cette fin finale des fêtes du Centenaire.

. * .

Le Centenaire de l'Australie est pour nous l'occasion d'examiner la situation actuelle de la colonie.

Jetons donc un rapide coup d'œil sur son commerce, ses mines, ses chemins de fer, ses télégraphes et ses finances.

On peut dire que ce vaste continent, depuis que Stuart, en 1862, a réussi à le traverser dans sa plus grande largeur, du golfe de Saint-Vincent à la côte septentrionale, vis-à-vis de l'île Melville, est à peu près découvert ; sauf un espace grand comme la France dans l'Australie occidentale, tout est connu.

La population, à la fin de décembre 1887, atteignait environ 3 millions d'habitants, possédant ensemble 80 millions de moutons, 7 millions et demi de têtes de bétail et 1 million deux cent mille chevaux.

Les mines d'or ont donné depuis leur découverte 8 milliards de francs ; les mines d'argent ont peu de valeur, celles de cuivre sont très importantes dans l'Australie du Sud, celles d'étain fort productives au Queensland. Quant aux mines de charbon de la Nouvelle-Galles du Sud, elles sont une des principales richesses de cette partie de la colonie.

La laine atteint maintenant une valeur annuelle d'un

demi milliard. On peut dire que l'Australie est le premier pays du monde pour cette production. A lui tout seul, le grand continent fournit un quart des laines totales.

La vigne est à son début: elle promet, et certains crûs ont déjà de la réputation. Malheureusement, le phylloxera commence à faire ses ravages.

L'importation s'élève à 1,433,665,900 fr. et l'exportation à 1,264,468,000 fr., ce qui donne pour le commerce le total de 2,698,133,900 fr.

Le chemin de fer qui court d'Adelaïde à Brisbane, en traversant l'Australie du Sud, la province de Victoria, la Nouvelle-Galles du Sud et le Queensland, a une longueur de 2,907 kilomètres, autant que de Paris à Moscou. Actuellement, on parle beaucoup du chemin de fer transcontinental qui doit aller du sud au nord, d'Adelaïde à Palmerston.

Le réseau télégraphique est immense, il relie entre elles toutes les provinces. Le nombre de télégrammes reçus et envoyés est d'environ 8 millions par an; celui des lettres, 105 millions; celui des journaux et paquets, 75 millions.

Les écoles sont nombreuses : l'instruction est obligatoire, elle n'est gratuite que dans celles de l'Etat.

La presse australienne comprend environ huit cents journaux, revues et autres publications. Les journaux sont composés de douze à seize grandes pages, à peu près de même format que le *Temps*, imprimées en très fins caractères. Ils valent 10 centimes.

Voici le budget de l'Australie à la fin de 1887. Les dépenses s'élèvent à la somme de 655,871,025 fr.; les recettes à celle de 619,980,400 fr.

La dette totale est d'environ 4 milliards, soit 1,360 fr. par tête. Elle est, toutes proportions gardées, plus grande que

celle de la France; par suite de l'accroissement rapide de la population et des produits, elle deviendra de moins en moins lourde pour la colonie.

.˙.

J'ai vu désormais à Sydney tout ce que je voulais voir, il ne me reste plus qu'à partir; demain, je prendrai le train pour Minto et, de là, le chemin des Montagnes-Bleues.

Ce soir, à l'aquarium de Bondy, grande exhibition d'aborigènes du Nord de l'Australie. Je monte dans le tramway à vapeur, vrai chemin de fer métropolitain avec sa locomotive et son enfilade de voitures. Malgré sa vélocité, il met 45 minutes pour arriver au but. Je ne me plaindrai pas de la longueur du trajet, au contraire: deux jolies blondes évaporées, à l'œil bleu, au teint clair, aux lèvres humides, ont pris place dans notre compartiment, dégageant autour d'elles le plus suave parfum. Le tramway vole, il vole toujours.

Le vertige de la vitesse, la griserie de mes sens dans cette atmosphère embaumée, la vue de ces délicieuses créatures qui me font vis-à-vis, tout m'emporte dans le rêve : ce n'est qu'un rêve d'amour, mais il est bien beau. Et comme pour lui donner un cadre, les horizons tout à coup s'élargissent et me laissent entrevoir, sous les dernières lueurs du couchant, les Montagnes-Bleues noyées dans les teintes vaporeuses du crépuscule.

Et bientôt voici la mer, la grande mer, le Pacifique ; sur son immensité s'élance mon âme. En un instant j'ai tout oublié, j'ai retrouvé la route de l'infini ; je me détache des idées terrestres, l'amour lui-même s'est enfui et je nage heureux dans le pur éther.

Enfin apparaît Bondy avec ses jardins illuminés. Je descends du tramway et pénètre dans l'enceinte ; la musique se fait

entendre ; le Skating-Rink est ouvert. Patineurs et patineuses s'abandonnent avec délices à leur folle glissade. Un jeune homme et une jeune fille, les mains dans les mains, semblent n'être plus qu'un, tant leurs mouvements et leurs ondulations s'harmonisent. On dirait une seule âme ayant la direction de deux corps ; tout chez eux est gracieux, poétique, languissant, enamouré, voluptueux, et ils passent ainsi rapides, emportés dans un tourbillon sur un rhythme de valse.

Je les suis du regard un instant et je me dirige vers l'aquarium. Il contient un certain nombre de curieuses variétés et, parmi elles, l'hippocampe, le petit cheval-poisson.

Ayant pris du haut du grand balcon de ce monument une vue d'ensemble sur les jardins, je vais m'y égarer. L'amour se présente de nouveau sous la forme de jeunes couples se pressant doucettement et jetant leurs regards aux étoiles. La nuit est magnifique, une brise tiède fraîchit l'atmosphère ; seule, la grande voix de la mer brode sur le silence son éternel mugissement.

Mais soudain jaillissent des lueurs d'incendie ; on vient d'allumer des brasiers ; les aborigènes s'apprêtent à la danse. Une quarantaine d'hommes presque nus, tatoués avec de la chaux, se rangent devant les feux. Ces sauvages ne sont pas les vrais noirs que l'on pourrait se figurer, ils ont plutôt une sombre couleur cuivrée. Leur taille est d'une belle moyenne, leur corps a une certaine élégance ; ils se tiennent droit et leurs mouvements sont pleins d'aisance. Leurs muscles ne me semblent pas très développés, ceux des jambes et des cuisses surtout ; leurs membres inférieurs sont très grêles.

Ils ont le front bas, l'œil noir et vif, le nez épaté, aquilin pourtant chez quelques-uns, la bouche large, les lèvres plus épaisses que celles des Européens, mais moins bouffies que celles du nègre, les dents grandes, blanches et fortes. Leur

chevelure est abondante, longue et ondoyante ; leur barbe, leurs favoris et leur moustache sont luxuriants.

Les voici qui se mettent en mouvement ; ils se livrent, au bruit d'une sorte de tambour, à des exercices d'armes, s'animent de plus en plus, poussent leurs cris de guerre et commencent alors un simulacre de combat.

A la lueur des brasiers, rien de plus étrange que ces sauvages noirs au corps tatoué, brandissant leurs armes et se lançant avec fureur les uns contre les autres.

C'est fini. L'un d'eux se détache du groupe et seul il s'avance. Il est vraiment effrayant ce grand diable au corps mince et fluet, surmonté d'une tête qui, avec ses lignes blanches bizarrement dessinées sur le visage, ressemble à une tête de mort. Il prend plaisir à se montrer dans des poses grotesques ; sa danse, toujours la même, consiste en un frémissement très rapide des cuisses. D'autres viennent successivement se joindre à lui, puis tous ensemble ils recommencent de nouveaux combats.

Cette race australienne, dont nous voyons des spécimens, remonte à une haute antiquité. Les ethnologistes ne sont pas d'accord sur son origine. Comme beaucoup de coutumes et de superstitions sont les mêmes chez les Australiens et chez les Papous, un certain nombre d'écrivains ont pensé que l'indigène du grand continent était originaire de la Nouvelle-Guinée. Mais la différence qui existe entre les langues de ces deux peuples ne confirme nullement cette supposition.

Wallace prétend qu'ils sont absolument distincts des Papous ; d'après lui, ce sont les survivants d'une ancienne race qui a disparu. M. Howit insinue que les Australiens proviennent du mélange de quelques envahisseurs heureux des tribus du Deccan avec les habitants primitifs. Récemment, M. E.-M. Curr, chef inspecteur de Stock dans la province de Victoria, ayant eu de nombreuses occasions d'étudier les

indigènes, a publié un ouvrage dans lequel il soutient que la race australienne descend du nègre africain croisé avec quelque autre race inconnue. Il admet que les caractères physiques diffèrent de ceux du nègre en certains points très importants, mais il démontre que les coutumes, le langage et dans quelques cas les superstitions des aborigènes australiens ressemblent d'une façon remarquable à ceux du noir africain. Il insiste surtout sur l'analogie frappante des deux langues ; sur elle repose principalement toute sa théorie ; car pour les habitudes de ces deux peuples, elles sont quelquefois tout opposées. Les Africains, par exemple, ont vécu pendant une longue période la vie sédentaire de l'agriculteur sous un gouvernement bien constitué, tandis que les Australiens sont demeurés des chasseurs errants, sans forme de gouvernement, ce qui permet de supposer, suivant M. Curr, que peut-être l'indigène australien tire son origine de quelque type nègre antérieur à la race actuelle qui peuple l'Afrique.

Quelle que soit la provenance de la grande famille australienne, les tribus que l'on compte par centaines, malgré le petit nombre d'individus, se ressemblent tellement dans leurs caractères physiques, dans leurs coutumes, leurs armes et leur langage, que tous les écrivains s'accordent pour affirmer leur souche commune.

Les indigènes australiens sont nomades ; ils n'ont pas d'habitation fixe ; ils vont à l'aventure, vivant d'animaux, de poissons, de racines et ne sont limités dans leurs excursions que par les frontières des tribus voisines. Ils ignorent l'art de cultiver le sol ; leur abri consiste en quelques voiles de barque disposées dans des huttes temporaires.

Il existe pourtant entre tous ces nomades quelques différences.

Le sauvage des Tropiques est complètement nu, il est plus cruel, plus enclin au cannibalisme.

Celui de l'aride région centrale paraît le plus dégradé au point de vue physique, car il est sans cesse aux prises avec la faim et la soif. Son existence se passe à fouiller la terre à la recherche de racines ou de quelques filets d'eau.

Celui qui habitait autrefois la côte orientale était le plus beau et le plus fort ; la nature, en effet, lui donnait tout en abondance, ce qui ne l'empêchait pas de manger des mets bizarres. Ainsi le Bogong tire son nom des innombrables chenilles qui servaient d'aliments aux indigènes.

Les voyageurs sont en contradiction sur le caractère de l'Australien. Les uns lui attribuent de brillantes qualités, telles que le courage, la fierté, la franchise ; les autres, au contraire, ne lui accordent que des vices et le présentent comme menteur, lâche et traître. Les premiers se sont trouvés probablement en rapport avec des indigènes qui vivaient complètement à l'état sauvage ; les seconds ont rencontré des aborigènes qui avaient subi le contact de la civilisation. Car il faut bien le reconnaître, le progrès a les plus fâcheuses conséquences pour toutes ces peuplades barbares. Au point de vue moral, elles y perdent leurs vertus natives pour y acquérir des défauts ; au point de vue physique, l'influence est plus déplorable encore ; à l'état sauvage, ces hommes montrent la plus grande résistance aux souffrances et reviennent avec facilité de maladies qui nous emporteraient fatalement ; aussitôt qu'ils ont accepté nos mœurs, ils deviennent d'une sensibilité extrême, contractent des maladies qui autrefois leur étaient inconnues et y succombent presque toujours. Aussi, la race pure australienne est-elle destinée à disparaître devant le flot toujours montant de la civilisation. L'occupation de la terre par le colon européen prive l'indigène de ses moyens d'existence, et qu'il combatte ou qu'il accepte la situation, le résultat est le même. S'il attaque les blancs ou s'il pille les troupeaux, il est traqué comme une bête fauve

et finalement fusillé ; s'il devient l'ami du nouvel arrivant, sa destruction est non moins certaine ; le changement dans sa manière de vivre le tue inévitablement.

Au moment où les blancs abordèrent en Australie, la population devait y être très considérable, elle a beaucoup diminué à partir de cette date. On évalue actuellement à 20,000 le nombre d'indigènes du Nord du Queensland ; il dépasse probablement ce chiffre sur le territoire septentrional de l'Australie du Sud ; on comptait dans la Nouvelle-Galles du Sud, en octobre 1886, 4,893 noirs purs et 2,741 sang mêlé. Les noirs purs ont décru de 469 durant l'année, pendant que les métis augmentaient de 119. La population indigène de la province de Victoria ne comprend pas 1,000 habitants; quant à celle de l'Australie occidentale, impossible d'en parler, une grande partie de ce territoire est encore inconnue.

Il n'y a pas parmi les indigènes de gouvernement bien défini. Le chef de la famille doit être considéré comme un autocrate. Il peut impunément maltraiter sa femme et même la tuer : il dispose de ses filles en mariage sans s'inquiéter de leurs désirs et il décide si on tuera l'enfant nouveau-né ou si on l'élevera.

L'infanticide est très commun parmi les noirs, peut-être à cause de la difficulté de se procurer des vivres pour nourrir de nouvelles bouches, peut-être à cause de leur existence nomade et de l'embarras de traîner derrière eux une nombreuse smala. Dans ce cas, les garçons sont étranglés et les filles enterrées vives aussitôt après leur naissance.

Dans toutes les tribus, s'il n'y a pas d'autorité reconnue, il y a du moins une sorte de chef qui peut jouir d'une certaine influence. Ce pouvoir échoit ordinairement aux sorciers.

Toutes ces petites peuplades ont leur territoire régulièrement délimité, mais elles s'associent les unes avec les

autres sur une plus ou moins grande étendue. Celles qui n'entrent pas dans cette association ou qui ne se font pas des politesses de bon voisinage sont considérées comme ennemies.

Dans le grand domaine collectif, chaque indigène possède un espace que personne n'a le droit de violer sans autorisation, et cette autorisation doit être demandée dans des formes convenues. L'homme qui veut l'obtenir se présente humblement et sans armes, tenant seulement dans la main des branches vertes.

La polygamie existe parmi les indigènes ; le nombre des épouses n'est jamais limité, mais ordinairement un noir australien n'en possède pas plus de deux ou trois. Ce sont généralement les vieux, c'est-à-dire les riches et les influents qui accaparent les plus jolies femmes ; les autres se partagent le reste. Les Australiens ne connaissent pas la jalousie : ils punissent cependant l'adultère de coups et même de mort, parce que pour eux l'adultère constitue une atteinte à la propriété. Les époux choisissent leurs épouses toujours en dehors de la tribu à laquelle ils appartiennent. Les noirs ont une grande horreur du mariage entre parents, même entre parents éloignés ; ces unions sont strictement interdites.

Les enfants que l'on élève font partie de la tribu de leur père, ils sont traités avec beaucoup de douceur. Avant d'être considérés comme hommes, les adolescents sont obligés de subir des épreuves parfois terribles : coups, mutilations, privations de nourriture, souffrances de toutes sortes les attendent ; après quoi, ils reçoivent les ornements, signes de la virilité. Dès ce moment ils peuvent avoir le tatouage en taillades du Kobong, se peindre le corps et la figure en différentes couleurs, parler, chanter, danser et prendre les armes.

L'arme principale dont ils se servent est la lance : elle

comprend plusieurs modèles. La lourde lance de combat est barbelée et jetée directement avec la main. Les dards légers, terminés par une arête de poisson ou une pointe de silex, ne servent qu'à la pêche et à la chasse. Un bâton attaché à l'extrémité de la tige sert à les lancer et à en augmenter la portée. Les massues et les boucliers présentent de nombreuses variétés, ainsi que les haches en pierre. Mais l'arme spéciale aux Australiens, l'arme que les Européens arrivent si rarement à pouvoir manier, est le boumerang, sorte de cimeterre en bois, sans manche et sans pointe, qui varie suivant les tribus. Cette espèce de palette, qui part en tournoyant vers le but à atteindre, a cette particularité remarquable de revenir vers celui qui l'a lancée, après avoir frappé.

Les Australiens n'ont pas d'idoles et, par conséquent, pas de culte. Pour eux, tous les êtres, toutes les choses de la création sont emplis de bons et de mauvais génies qu'il faut invoquer ou conjurer.

Ils croient beaucoup à la sorcellerie et lui attribuent tous leurs malheurs. Chaque accident est suscité par un ennemi : ainsi sont impitoyablement massacrées par simple vengeance des tribus inoffensives qu'ils se figurent coupables. Si les naturels des Tropiques sont cannibales et se nourrissent du corps des vaincus, ceux des régions tempérées se contentent de manger certaines parties de la victime. Mais l'anthropophagie accompagne souvent les cérémonies mortuaires. L'Australien aime ses parents jusqu'à dévorer leur cadavre. Les funérailles, du reste, sont différentes suivant les tribus. Tantôt les morts servent de pâture à la famille, tantôt ils sont brûlés ou enterrés, ou exposés sur des pierres, ou suspendus à des arbres.

Quoique ces indigènes soient ignorants et dégradés, ils possèdent une grande intelligence et surtout une merveilleuse facilité linguistique due à l'extrême finesse de leur ouïe. Ils

sont également quelque peu artistes, ils aiment à dessiner des figures humaines et des formes d'animaux sur les arbres, sur les pierres, sur leur vêtement de peau.

Dans toutes les provinces, des stations d'aborigènes ont été établies par le gouvernement ou par les missionnaires et chaque station a son école. Les jeunes noirs, dit-on, arrivent plus facilement que les enfants de souche anglaise à lire, à écrire et à faire de l'arithmétique, mais ils oublient très vite ce qu'ils ont appris et la sauvagerie reprend toujours le dessus.

⁂

Le 10 février, après une heureuse semaine à Minto au milieu de mon aimable famille d'adoption, je prends le train pour les Montagnes-Bleues.

Entre Minto et Sydney se trouve Granville, le point de bifurcation de la ligne du Sud et de la ligne de l'Ouest, celle des Montagnes-Bleues. On m'y délivre pour Tarana un billet de troisième classe, aller et retour, valable pendant un mois, au prix de 26 fr. 50 c. J'ai à franchir en chemin de fer une distance d'environ 50 lieues que nous mettrons six heures et demie à parcourir.

Nous traversons d'abord une grande plaine ayant tout l'aspect de nos campagnes de France. Voici une jolie rivière, Nepean river ; sur ses bords larmoient des saules pleureurs. Nous entrons maintenant dans les montagnes. Un premier zig-zag s'offre à nous pour nous transporter à une hauteur de 90 mètres. Trois lignes s'y coupent à angle aigu ; la locomotive successivement va en avant pendant un kilomètre, puis, à la suite d'un changement d'aiguilles, elle monte en sens inverse en faisant machine en arrière. Et trois fois nous nous trouvons en présence du même paysage, à des hauteurs différentes. Si le petit zig-zag n'a par lui-même rien d'inté-

ressant, le panorama qu'on y découvre sur la plaine immense et la petite ville de Penrich est un tableau calme, plein d'une grandeur douce et tranquille. Sur les hauteurs, la température fraîchit, le ciel devient sombre et menaçant, de gros nuages courent sur les sommets et limitent les horizons. La pluie se met à tomber. Nous arrivons au mont Victoria, la principale station d'été dans la montagne. C'est ici le rendez-vous des touristes, aussi la vie y coûte-t-elle très cher: les hôtels se paient de 10 à 25 fr. par jour, de 50 à 125 fr. la semaine dans la belle saison.

Enfin nous atteignons une des curiosités de la voie ferrée, le grand zig-zag pour la descente d'une petite montagne. Dans une large gorge, trois longues lignes courbes se croisant à angle aigu, vous prennent au sommet et vous conduisent à la partie inférieure. Le tableau est très intéressant et fort pittoresque ; mais assurément il ne mérite pas sa réputation. En me rappelant le passage du Saint-Gothard, de l'Italie en Suisse, je ne peux m'empêcher, à la vue de ce fameux zig-zag, de faire une moue de dédain.

A quatre heures nous sommes à Tarana.

Une distance de 56 kilomètres me sépare des grottes de Jenolan. Je prends immédiatement la voiture qui y conduit, avec l'intention de m'arrêter en route chez un colon à qui j'ai été recommandé.

Le conducteur se trompe d'adresse et me dépose à 18 kilomètres environ de Tarana, chez quelqu'un qui n'a jamais entendu parler de moi, M. W. Fitz Patrick. Il en résulte une scène assez drôle et, quand nous reconnaissons l'erreur, la voiture depuis longtemps a disparu. Il est tard, l'homme que je demande est à une assez grande distance ; Oberon, la bourgade la plus voisine, est trop loin, j'ai mes bagages, impossible de songer à partir à pied. Je réclame l'hospitalité pour la nuit, ce que l'on m'accorde du reste avec une rare

amabilité et mes hôtes me font un accueil vraiment cordial. M. W. Fitz Patrick est boucher, aussi nous sert-on au dîner un morceau monstre qui n'aurait pas eu maigre aspect, même pour un repas de Gargantua.

On m'invite à rester le lendemain et puisque je suis chasseur on me fera tuer des wallabies (1), peut-être aussi des kangourous.

J'accepte la proposition avec plaisir.

La soirée se passe très agréable. Un ami de M. W. Fitz Patrick, un « digger » un vieux mineur à la physionomie expressive, bien réjouie et très vivante, me promet de m'accompagner à la chasse.

* * *

Dès le lendemain matin, après le déjeuner, je pars avec mon guide.

Nous traversons un petit bois et bientôt se présente à nos regards, sur la lisière de la forêt, une prairie tout émaillée de beaux kakatoès blancs à crête jaune. A notre vue, ils prennent leur essor en poussant leurs cris abasourdissants et longtemps ils planent au-dessus de nos têtes à une grande hauteur.

Nous entrons cette fois dans la vraie forêt. Elle ne ressemble nullement à celles de France. D'abord elle n'est pas encombrée de cette folle végétation d'arbustes et d'arbrisseaux qui poussent souvent à l'abri de nos grands végétaux. Ensuite les eucalyptus, avec leurs feuilles allongées, la pointe dirigée vers le sol, ne savent pas donner d'ombre ; les rayons du soleil n'étant pas interceptés, la lumière sous ces arbres se répand à profusion. Si cette forêt sans brousse et toute ensoleillée a son cachet bizarre, ses habitants y ont également une originalité marquée. Devant nous s'envolent, en faisant entendre leur voix perçante, des perroquets aux

(1) Espèce de kangourou de taille moyenne.

plus brillantes couleurs, quelques-uns surtout d'un rouge vif, de toute beauté. Et nous les voyons dans les arbres, détachant leur riche plumage sur la verdure gris ardoise des eucalyptus que nuancent les teintes rousses des jeunes feuilles.

Voici maintenant trois wallabies, malheureusement hors de portée, qui s'enfuient en sautant sur leurs pattes de derrière avec la plus gracieuse légèreté. La chasse, ce matin, promet d'être fructueuse. Je n'en veux pas aujourd'hui à la gent ailée, je tiens uniquement à tirer la grosse bête.

Si le gibier est abondant, le temps ne nous est pas favorable. La forêt est silencieuse ; il nous manque le mugissement du vent dans les arbres pour dominer le craquement des feuilles et des branches mortes sous nos pas.

En trois heures de chasse je compte une quinzaine de wallabies, mais presque tous à une grande distance. A tout hasard j'en tire cinq et fais deux victimes : l'une reste sur le terrain, l'autre réussit à se relever et à m'échapper.

Mon compagnon a été plus heureux que moi : il a surpris un magnifique couple de kangourous, un « old man », un vieil homme, comme il l'appelle, et sa compagne. A la place du vieux mineur, j'aurais eu l'occasion d'un superbe coup de fusil. Disons, entre parenthèses, que si la chasse aux kangourous n'offre habituellement aucun danger, elle peut donner lieu cependant à de graves accidents ; cet animal, en effet, de très inoffensif, devient terrible une fois blessé, et malheur au chasseur imprudent qui oserait ainsi l'approcher : des puissantes griffes de ses pattes de devant la bête lui déchirerait la poitrine.

. · .

Dès le lendemain, après avoir prié mes hôtes de garder mes bagages jusqu'à mon retour, je prends à pied le chemin d'Oberon, petite ville située à 10 kilomètres d'ici.

La route, comme toujours, sillonne l'éternelle forêt d'eucalyptus.

Bientôt apparaît cette bourgade composée de quelques maisons seulement, mais pourvue déjà de deux églises, de deux hôtels, d'un bureau de poste et télégraphe et d'une école. Chose singulière en Australie, dès qu'un emplacement a été jugé convenable pour la fondation d'une ville, on y trace à travers les bois et les prairies le plan de cette nouvelle cité et on y élève immédiatement les monuments publics: alors les maisons particulières viennent se grouper autour de ce noyau principal, le village devient une bourgade qui, en peu de temps, atteint les proportions d'une petite ville.

C'est un procédé très favorable au développement de la colonie.

Les Australiens sont tellement amateurs du bien-être qu'ils veulent le trouver partout. Aussi ne faut-il pas s'étonner de rencontrer dans ces coins perdus des hôtels qui, pour le confortable, valent ceux des grandes villes.

L'hôtel où je descends est tout neuf et ouvert depuis deux mois seulement. Le salon est simple, de bon goût ; et à l'exemple de tous les salons du continent, il a son piano sur lequel chacun pourra tapoter; la salle à manger est fort convenable ; les chambres à coucher avec leurs lits à baldaquin tendu d'un moustiquaire à dentelles sont vraiment coquettes: tout cela a un aspect propre et séduisant.

Naturellement le bar est le complément indispensable de l'établissement: c'est le gros revenu, la chose principale, auprès de lui l'hôtel n'est qu'un accessoire.

Le séjour en cette petite bourgade doit être agréable comme centre de chasse : j'accepte les propositions de l'hôtelier. Pour 25 fr. la semaine j'aurai ici une jolie chambre et probablement de bons rosbifs, car, hélas! les sauces anglaises

sont si détestables qu'il ne faut songer qu'aux simples rôtis.

Après le déjeuner le patron de l'établissement met une voiture à ma disposition. Je retourne chez M. Fitz Patrick pour lui faire mes adieux, le remercier et reprendre mes bagages.

. · .

Alors commence à Oberon une suite de chasses et d'excursions qui dureront quinze jours.

Les lièvres abondent dans la forêt, les canards se trouvent par bandes sur Fish River, les bécassines peuplent les marais, les perroquets sont innombrables: je fais donc beaucoup de victimes. J'ajoute aux plaisirs de la chasse des émotions nouvelles, celles de courir à la recherche d'insectes, les agréments de la conversation avec de charmants professeurs et de nombreuses promenades sous bois au clair des étoiles.

. · .

Le 26 février, je suis prêt à partir pour les grottes de Jenolan. Bien chaussé, bien guêtré, mon sac de touriste sur le dos, mon fusil sur l'épaule, vingt cartouches dans ma ceinture et autant dans mes poches, la tête recouverte d'un filet de soie bleue appelé « native » par les Australiens, ayant pour but de vous préserver des nuées de mouches qui s'acharnent à votre poursuite, tout équipé enfin, je prends à pied le chemin des grottes. J'ai 28 kilomètres à parcourir dans un vrai désert de forêt, sur une route où je marche sans rencontrer âme qui vive.

Avant d'atteindre le terme de mon voyage, j'embrasse du haut d'une colline un immense panorama de montagnes. Singulières montagnes ! pas un pic, pas une aspérité ne vient en troubler l'harmonieuse uniformité. Je ne saurais mieux les comparer qu'à un océan de verdure dont les vagues

géantes, d'une hauteur moyenne de 1,000 à 1,200 mètres, se succéderaient toujours les mêmes, paisibles et majestueuses, jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, dans des plans nuancés de toutes les teintes bleues, des plus pâles aux plus foncées. Ce sont ces couleurs admirables qui ont valu leur nom à cette chaîne australienne.

A trois heures de l'après-midi, après avoir opéré la descente du zig-zag qui conduit dans la vallée des grottes, je me trouve sans fatigue installé à l'hôtel, un hôtel de premier ordre au point de vue du luxe et du confortable.

Ici le gouvernement a établi des tarifs. L'hôtel, tenu par le gardien, comprend deux classes : la première à 10 fr. par jour ou à 50 fr. par semaine, la seconde à moitié prix. La visite des grottes est absolument gratuite : on ne paie que la bougie et le magnésium.

*
* *

Les grottes de « Fish River » ou de « Binda » appelées maintenant de « Jenolan » furent découvertes en 1841 par James Whalon chargé de poursuivre le fameux brigand Mackewin qui tomba entre ses mains à 5 kilomètres des grottes.

Personne à cette époque ne s'occupa de cette découverte. Ce n'est qu'en 1879 que M. Jeremiah Wilson, d'Oberon, les explora et les fit connaître. En récompense, le gouvernement australien le nomma gardien de ces merveilles.

En parlant de ces grottes, un géologue, M. C.-S. Wilkinson, s'exprimait ainsi le 11 mars 1881 :

« Si l'on regarde de près le roc calcaire au milieu duquel elles sont creusées, on s'aperçoit qu'il est presque entièrement composé de coraux et de coquillages, vivant ici à une époque très reculée dans un chaud océan. A la place de ces hautes montagnes et de ces vallées profondes couvertes de

forêts, existaient autrefois des récifs de corail émergeant du vaste océan. C'est par l'action puissante de grandes forces souterraines que cette partie de la croûte terrestre a été soulevée à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans ces montagnes nouvelles, les pluies, en tombant durant de longs âges, ont rongé les vallées jusqu'à la profondeur que nous leur connaissons et en même temps ont creusé dans le calcaire de corail les vastes grottes de Binda. »

Ces grottes sont, au dire des voyageurs, les plus belles de la Terre, supérieures en beauté même à celles du Kentucky, dans l'Amérique du Nord.

En deux jours on peut visiter les plus intéressantes, mais il faut trois journées pour les voir toutes.

. .
.

Allons d'abord aux grottes de Mammoth, à un peu plus de 3 kilomètres de l'hôtel.

Entrons sous la « *Grande Arche.* » C'est une sorte de caverne dans laquelle passe un ruisseau, Camp Creek. Elle a 150 mètres de longueur, 15 à 50 de largeur et 15 à 35 de hauteur. Le jour y pénètre suffisamment et nous pouvons la traverser sans l'aide de lumière artificielle. Sous cette arche se trouve l'entrée des « *Grottes Impériales.* »

Aussitôt dehors, suivons à gauche, sur un parcours de quelques cents mètres, le lit du torrent, nous voici devant la « *Demeure du Diable.* » Cette large excavation, de 100 mètres de hauteur, est grandiose avec ses deux ouvertures gigantesques, l'une à l'entrée, l'autre à la sortie, ouvertures qui donnent vue sur des montagnes hérissées de rocs et recouvertes de la riche flore australienne. Ainsi éclairée, elle prend des nuances indéfinissables. A côté de parties saillantes, d'autres s'adoucissent en se creusant et dans ces transitions de lumière et d'ombre les parois revêtent des teintes blanches

et roses d'une douceur exquise ; à la voûte se suspendent de beaux stalactites de tons différents et comme si la nature avait senti le besoin d'encadrer son tableau, elle l'entoure de feuillage et de fleurs ; l'ouverture du nord en est tapissée : de partout descendent les lianes, quelques arbres tout blancs de fleurs, accrochés au sommet, se penchent nonchalamment et regardent à l'intérieur.

De cette « *Demeure du Diable* » nous arrivons à un défilé étroit, resserré entre des montagnes à pic, au milieu d'un fouillis de végétation. Cette gorge n'offre qu'une succession de tableaux variés, depuis les plus riants jusqu'aux plus sévères.

Après avoir fait honneur au lunch qui nous a été préparé en face de l'un de ces paysages, nous finissons de franchir le défilé et débouchons en un bois d'eucalyptus qui sert d'entrée à la grotte.

Inutile d'insister sur cette caverne qui n'a d'intéressant que ses grandes dimensions. Sans aller jusqu'au fond, nous employons quatre heures pour la parcourir. La descente se fait par des chemins souvent difficiles et même dangereux : nos guides, à plusieurs reprises, doivent se servir de cordes.

* * *

Visitons maintenant les plus éblouissantes, les *Grottes Impériales,* et consacrons toute une journée à ce palais enchanté.

Le Gouvernement australien a dépensé des sommes considérables pour les rendre accessibles au public, en y traçant des sentiers faciles. Afin de mettre à l'abri de la flamme ternissante des bougies les mille et mille ravissants détails de ces grottes, il y a installé la lumière électrique : tout est éclairé à la lampe Edison.

Nous traversons une suite de couloirs étroits, ornés de

stalactites et nous entrons dans une salle brillamment illuminée, belle et vraiment digne d'une reine. Vers le milieu de l'une de ses parois latérales est creusé dans le roc une sorte de trône royal surmonté d'un dais magnifique tout frangé de stalactites. On le croirait dressé là pour la déesse de ce merveilleux séjour.

De cette salle, les visiteurs peuvent rayonner dans deux directions opposées : la branche gauche et la branche droite. Prenons la première.

Voici d'abord un petit boudoir charmant. La lumière habilement dissimulée dans les crevasses, derrière de minces cloisons, fait ressortir la beauté des formes, des dessins multiples, des sculptures étranges que la nature a prodigués ici avec un luxe inouï.

Plus loin ce sont les chambres Margaretta et Helena. Au milieu de cette dernière surgit une concrétion pierreuse appelée « *la Madone et son fils.* » Alentour partent dans toutes les directions des stalactites semblables à des racines.

Se présente alors la chambre « Lucinda, » l'une des plus pittoresques. Là une suite de draperies demi-transparentes descendent coquettement de la voûte, tandis qu'un peu plus loin se dressent des colonnes massives, blanches comme de l'albâtre, et recouvertes de cristaux qui reflètent la lumière. Partout sur le sol brille une couche épaisse de ces mêmes cristaux.

Au sortir de cette chambre, une petite ouverture laisse voir la cassette des bijoux : on dirait avoir devant les yeux un amas de pierres précieuses.

Viennent enfin la « Retraite mystérieuse » et le « Bosquet de Catherine, » très beaux également.

Parmi les splendeurs de la branche droite, citons les Grottes de Corail, la Cité de Cristal, la Grotte Enchantée, la Chambre de Selina, celle de Nelly, les Grands Stalactites, les Murs de Diamant, le Palais de Cristal.

Essayer de montrer toutes les magnificences de cette branche droite des « Grottes Impériales » serait de la folie, elles sont invraisemblables et défient toute description. Cette partie, peut-être un peu moins intéressante à l'entrée, devient bientôt absolument féerique. L'agencement des stalactites et des stalagmites qui présentent toutes les dimensions depuis la minceur du fil jusqu'à la grosseur d'une colonne atteignant 5 mètres de hauteur et 60 centimètres de diamètre, leur couleur d'albâtre, les cristaux qui tapissent les chambres et les font étincelantes : tout cela rend ces grottes grandioses dans leur ensemble et admirables dans tous leurs détails.

L'une de ces chambres est tellement pure et sans tache qu'on la croirait sculptée dans de la neige. Figurez-vous, Messieurs, des forêts de stalagmites s'élançant du sol, rejointes par d'autres forêts, la tête en bas, suspendues à la voûte, faites resplendir d'une blancheur éclatante ces agglomérations de lances, sous ce fouillis de poignards, jetez sur cette grotte magique, toute recouverte de cristaux, l'éclat du magnésium et vous aurez une idée de ce spectacle d'apothéose ; une salle diamantée, à la décoration fantasque, ruisselant d'étincelles multiples et brillant de mille feux. Les miniatures de cette branche droite sont les « bijoux de la reine, » « la demeure des fées, » une merveilleuse combinaison de cristaux, et « les jardins du palais » avec leur enchevêtrement de plantes et d'arbustes semés d'une poudre lumineuse. C'est au milieu de ces jardins minuscules que se trouve un remarquable œillet, teinté de rose.

* * *

La troisième journée est consacrée à la visite de toutes les autres grottes.

Les *Grottes Lucas* sont encore plus superbes que les *Grottes Impériales,* mais elles n'ont pas le même intérêt dans les détails.

Dans cette partie existe un beau travail ; un pont de fer jeté hardiment au-dessus d'un précipice au fond duquel miroite l'eau cristalline d'un petit lac. Cette caverne, dont le regard ne peut scruter les profondeurs qu'à l'aide du magnésium, est d'un aspect très sauvage.

Les grottes des *Orties* et de l'*Arche* présentent un changement de décor. La nature dans ces conceptions est d'une fécondité extraordinaire et l'imagination la plus brillante est bien pâle à côté d'elle. Ces grottes sont aussi remarquables que les *Grottes Impériales*, et si elles n'en ont pas tout l'étincellement, si les détails ne sont pas aussi frappants, elles offrent un ensemble qui satisfait pleinement : l'œil se plaît à envelopper tout d'un seul regard. Dans les premières on est ébloui, dans les secondes on contemple plus silencieusement, plus longuement peut-être. La couleur joue un rôle énorme dans les unes, dans les autres elle disparaît : leur grandeur, leur agencement, leur disposition en font toute la magnificence. Celles-là tiennent de la féerie, celles-ci de la vraie beauté architecturale. On croirait au seuil de ces vastes salles, à la vue de ces majestueuses colonnes de teinte brune, entrer sous les voûtes sacrées de l'une de nos grandes cathédrales.

Au sortir de ces grottes, nous montons à l'*Arche Carlotta*, large brèche naturelle creusée dans un quartier de montagne qui se dresse à nos regards, semblable à une muraille. Cette ouverture, de 35 mètres de hauteur sur 13 de largeur, est régulièrement découpée. Aperçue à une certaine distance elle donne l'idée très exacte d'un devant de scène de théâtre, une fois le rideau levé. Une frange de stalactites à la partie supérieure rend l'illusion encore plus complète : elle ne peut appartenir qu'à un rideau. Et la scène représente des montagnes couvertes d'eucalyptus. L'effet est saisissant.

Terminons enfin notre visite aux grottes par celles du

6

Sureau de beaucoup les moins intéressantes et les plus difficiles à explorer.

Dans la première partie la dernière chambre seule est magnifique, mais c'est peut-être la plus belle de toutes celles de Jenolan. Le chemin pour y arriver est pénible.

La seconde partie n'est qu'une descente à pic à travers les rocs. Il faut se laisser glisser le long des rochers, marcher à genoux, à plat ventre, se couler dans des ouvertures tellement étroites que les jambes doivent passer les premières, sans savoir où elles vont. Heureusement les guides sont de l'autre côté pour les recevoir. Et cette route si longue, si pénible est absolument dénuée d'intérêt et n'aboutit qu'à une espèce de four, chambre très basse, recouverte de cristaux et de nombreux stalactites. C'est évidemment très beau, mais nous ne trouvons pas la récompense proportionnée à notre fatigue ; nous en voulons à nos guides de nous avoir poussés dans cette excursion. Elle n'est pas encore terminée, nous devons continuer de descendre et, par un véritable précipice , nous débouchons dans les *Grottes Impériales,* contents de marcher cette fois sur un chemin facile.

Cette grotte du *Sureau* est tout le plaisir des guides; je comprends qu'ils aient le désir de la visiter en la société d'agréables jeunes filles, car les Australiennes qui ne sauraient reculer devant cette excursion sont obligées de s'abandonner à leurs jeunes conducteurs, et ceux-ci savent apprécier le charme de cette confiance obligatoire. Ils y trouvent donc un petit bénéfice et s'offrent ainsi un dédommagement du métier.

Au sortir de ces grottes, les toilettes sont dans un triste état : aussi inutile de s'habiller avec coquetterie. Les chaussures qui me semblent le plus avantageuses sont une bonne paire de gros souliers ferrés : ils préservent de l'humidité et, s'ils dérapent parfois sur les rocs, ils tiennent bien sur la terre fangeuse et glissante.

. ˙ .

Dès le lendemain matin, après avoir fait mon dernier repas et dormi mon dernier sommeil à l'hôtel, je quitte la vallée et reprend la route d'Oberon, emportant des grottes le souvenir le plus merveilleux : à elles seules, elles valent le voyage d'Australie.

Quelques jours encore de stage à Oberon avant de retourner à Tarana.

Consacrons un de nos derniers instants à une chasse sérieuse : j'ai la curiosité de savoir ce qu'on peut tuer de gibier en une journée complète.

L'avant-veille de mon départ j'entre sous bois dès le matin avec des provisions de bouche pour le déjeuner : j'ai, en effet, l'intention de passer la journée en forêt. Je possède vingt-huit cartouches : je ne veux tirer que lièvres, wallabies et kangourous. Un froid piquant me stimule, l'air est vif dans la montagne et je me sens à cette heure matinale tout heureux de vivre et de respirer. A 5 kilomètres d'Oberon, dans la direction nord-est, les lièvres sont très nombreux ; ils se lèvent de tous côtés, principalement dans un jeune bois d'eucalyptus. En une heure, je puis le dire sans exagération, j'en rencontre au moins une vingtaine. Un peu plus loin, j'arrive au pays des wallabies. Enfin, à dix heures, j'ai fait neuf victimes : deux wallabies et sept lièvres que naturellement j'ai abandonnés sur place. Au sortir de la forêt, je me trouve sur la route, à quelque distance de la ferme de M. Fitz Patrick. C'est heureux, car de ce côté habitent les marsupiaux. Je déjeune et de nouveau m'enfonce dans la forêt, cette fois sans succès. Le gibier à cette heure du jour devient introuvable et je marche durant de longues heures au hasard, sans m'inquiéter de savoir où je vais. Du reste, inutile de m'en occuper : le soleil est trop au-dessus

de ma tête, il ne saurait me montrer mon chemin. Vers trois heures seulement, je songe au retour et cherche à m'orienter, le soleil encore trop haut ne peut m'indiquer l'ouest d'une façon précise, mais une vague direction me suffit. Longtemps je continue d'avancer, n'ayant pour tout horizon que les troncs d'eucalyptus. Une colline se présente, je la gravis afin de prendre une vue étendue et chercher un point de repère : peut-être apercevrai-je quelque chose au sommet. Oui, assurément, un magnifique spectacle: tout un panorama de montagnes dans une vapeur bleue et à mes pieds la forêt immense. C'est un tableau grandiose et que je ne puis m'empêcher d'admirer. Mais où suis-je ? je ne me reconnais pas au milieu de ce paysage ! Dans cette mer de verdure, pas une route ne trace son ruban, pas un seul point ne montre vestige humain. Une anxiété soudaine, inattendue, s'empare de moi : serai-je donc perdu ?

Je m'empresse tout d'abord de regarder dans mon sac ; cette vue me raffermit ; j'ai des allumettes, du sel et un couteau ; des allumettes qui me procureront le feu pour préparer mes aliments et me réchauffer pendant la nuit ; le sel pour rendre supportable au goût ma nourriture ; un couteau pour dépecer le gibier. Je me félicite d'avoir pris ces précautions indispensables à celui qui ose s'aventurer dans la forêt. La nourriture ne m'inquiète guère pour le moment ; il me reste quatre cartouches encore et le gibier abonde.

Malgré tout, je commence à regretter de m'être enfoncé imprudemment sans boussole dans ces vastes solitudes. Que je me trompe de direction, que je m'éloigne d'Oberon et des quelques fermes qui l'avoisinent, que je ne puisse pas croiser la grande route qui y conduit ; c'en est fait de moi dans cette interminable forêt où l'on pourrait avancer pendant des semaines et d'autres semaines encore, sans rencontrer la moindre chance de salut.

Je m'assieds un instant au pied d'un eucalyptus et, ma tête dans les mains, je me mets à songer.

Il est cinq heures : j'ai marché durant six heures dans un désert boisé où jamais le pied de l'homme ne semble s'être posé. Quelle direction ai-je prise pendant cet espace de temps? Ai-je modifié tellement ma situation que je doive cesser d'aller vers l'ouest ? Je ne le crois pas. Après mûre réflexion, je me décide à hâter ma marche en ligne directe vers le sud-ouest. C'est pour moi la seule chance de croiser la route nationale, à moins pourtant qu'elle ne fasse un coude sur elle-même. Espérons que l'accident ne se produira pas. Alors, les yeux fixés sur le soleil qui décline, je reprends à travers le « *bush* » une marche accélérée ; l'émotion me donne des ailes et je dévore l'espace. Soudain, de la tête aux pieds, je frissonne « et de l'eau ! » Je n'y avais pas pensé. J'ai eu le tort d'abandonner après mon repas une bouteille à moitié pleine, et je cours depuis ce matin n'ayant trouvé pas même un simple ruisselet. En vain, je continue à fouiller de mon regard les grandes solitudes, je n'y découvre aucune trace humaine. L'astre descend de plus en plus, bientôt il disparaît. Le moment approche où les ombres du soir vont tout envelopper. Au pas gymnastique, je me précipite vers un monticule d'où je tiens à jeter sur la forêt un dernier regard. Enfin me voici sur les hauteurs : avec anxiété j'interroge l'horizon ; l'horizon ne m'offre que son océan de montagnes et sa mer éternelle de verdure. C'est fini, je suis perdu, perdu. Quelle étrange sonorité prend ce mot à cet instant du soir dans ce grand silence de la nature! Perdu ! c'est-à-dire la mort lente ; mourir de faim, mourir de soif, avoir pour tombeau l'immensité des bois ; quitter la vie sous le regard des brillantes étoiles qui peuplent les cieux de l'hémisphère austral, ou bien au lumineux éclat du soleil, au sein de la nature joyeuse, en entendant les chants d'oiseaux, en voyant autour de soi

tout vivre, tout s'épanouir, tout rayonner. Oh ! non, ce n'est pas possible. Usons de toutes nos forces et courons tant que les lueurs du crépuscule seront suffisantes pour me diriger.

Je m'élance, les yeux toujours fixés sur le ciel embrasé des dernières lueurs du couchant ; je n'éprouve nulle fatigue, nulle lassitude ; je n'ai que l'énergie de quelqu'un qui veut sortir de son anxiété. Brusquement je m'arrête, j'ai cru entendre un gazouillis de ruisseau, mais je ne me trompe pas, c'est la voix murmurante de l'eau qui court sur un lit de cailloux. Quelques bonds encore et je débouche, oh bonheur ! sur un petit torrent limpide et clair. Un lièvre part à mes pieds ; d'un coup de fusil je l'envoie rouler à trente pas. Voilà pour mon dîner. Et me jetant à plat ventre, je puise à pleines lèvres avec une ivresse sans pareille, à l'eau du ruisseau. Enfin, j'ai du feu, de la viande et de l'eau ; je pourrai du moins réparer mes forces pour les recherches du lendemain. Il s'agit maintenant de tracer une ligne droite de 200 mètres dans la direction du sud-ouest, de manière à m'orienter dès la pointe du jour, si le soleil était voilé de nuages. Cette précaution prise, j'allume un grand feu et me mets à rôtir mon lièvre sur la braise ardente. Il est quelque peu carbonisé en certaines parties, mais son intérieur est cuit à point et je vous assure que je le déguste avec un véritable appétit. Suspendons le reste à une branche d'arbre et préparons-nous à dormir. La terre est sèche heureusement et je m'étends sur une pente, non loin du feu. Vous dire que j'ai bien reposé pendant cette nuit serait faire mensonge. L'idée des nombreux « *bushmen* » qui se sont perdus dans les vastes solitudes australiennes et qui, cependant, étaient presque toujours des connaisseurs de la forêt, me poursuit longtemps. Bientôt la fatigue l'emporte sur mes craintes ; les yeux tournés vers la brillante constellation de la « *Croix du Sud* » qui scintille au-dessus de la forêt, je m'endors. Mais le feu peu

à peu s'éteint, le froid de la nuit ne tarde pas à m'éveiller. De nouveau, j'allume des brasiers et me place devant eux; il est onze heures et demie. Sous l'action de la chaleur, mes yeux se ferment encore, et cette fois, je ne me réveille plus qu'un peu avant le lever du soleil. Le temps est pur; la forêt silencieuse; je suis plein d'espérance. L'appétit se fait sentir; je m'attaque à pleines dents à un cuissot de lièvre et j'attends avec calme les premiers rayons de l'aurore. Aucun bruit lointain pouvant m'indiquer la présence d'une ferme aux environs, le chant du coq, par exemple, le beuglement d'un bœuf ou d'une vache ne vient frapper mes oreilles. Je n'ai plus qu'à partir; voici l'orient qui se colore de ses lueurs empourprées. Pour ne pas m'exposer à manquer d'eau, je suivrai le ruisseau tant qu'il ira vers le sud; du reste, ce projet me donne plus de chance d'atteindre un lieu habité, car l'eau est rare en Australie et le colon choisit de préférence les sites arrosés. Si pourtant ce torrent changeait de direction et coulait vers l'est, plutôt que de m'enfoncer davantage dans les solitudes désertes, je le quitterai et marcherai en sens opposé, complètement vers l'ouest.

Déjà depuis deux heures, je longe à distance les bords du torrent; il semble se diriger insensiblement vers l'ouest et j'en éprouve une joie facile à comprendre. Sa courbe s'accentue et, tout-à-coup, à un détour, je me trouve en face d'une maison et d'un grand espace libre. Mon cœur bat à se rompre, je me précipite, hélas! ce n'est qu'une mauvaise case abandonnée, entourée de grandes prairies. Mais cette trace humaine me fait croire à un bonheur prochain. Je cours à l'extrémité de ces prairies, je cherche, il n'y a rien: le «*bush*» recommence au delà, probablement interminable. Je m'apprête à revenir cotoyer le torrent, quand j'aperçois à travers les arbres une clôture et puis, un peu plus loin, une autre clôture parallèle. J'avance, je ne m'étais pas trompé. Une

route passe entre les deux, une grande route large et bien entretenue. Mon premier soin est de chercher les poteaux télégraphiques. Il n'y en a pas. Où suis-je ? Du reste, cela m'importe peu, mes malheurs sont finis. Et disant adieu de loin à mon ruisseau, je marche tout joyeux vers le sud. Après trois quarts d'heure m'apparaissent des maisons dans l'intérieur des terres. Je vais y demander des renseignements. Je suis sur la route de Bathurst, à quatre kilomètres d'Oberon ; j'ai débouché sur cette route à environ vingt kilomètres de l'endroit où j'étais entré sous bois. En quelques mots, je raconte mon histoire ; on m'offre cordialement un excellent repas et on me montre cette fois un chemin qui ne m'égarera plus.

J'arrive enfin à Oberon. On ne s'était pas inquiété de mon sort ; on me croyait chez M. Fitz Patrick.

Dans l'après-midi, je fais tous mes adieux et finis d'arranger mes collections d'insectes. Ces collections, j'ai réussi à les rapporter en France dans un état parfait de conservation, malgré les nombreux transbordements à travers la distance de dix mille lieues que j'ai parcourue, et j'ai pu les offrir à un naturaliste distingué, M. Edouard Blanc, l'explorateur bien connu du Sud Tunisien, ce qui m'a valu la réponse suivante de sa part :

« J'ai donné vos Orthoptères d'Australie à M. le Dr Bonnet, au Muséum de Paris, qui s'en occupe spécialement. J'ai donné les Hémiptères à un autre spécialiste, M. Lethierry, à Lille. Il les a déterminés et a trouvé une espèce nouvelle qu'il a décrite et à qui il a donné votre nom. C'est le *Notus Desfontainesi*. J'ai l'intention d'envoyer les Arachnides à M. le Dr Simon, et les Hyménoptères à M. de Saussure, à Genève. Dans ce dernier groupe, il y aura, je crois, des espèces nouvelles. Je garderai pour moi les Coléoptères que je décrirai, et je publierai la liste totale de votre récolte dans les *Annales de la Société entomologique*, quand le tout sera déterminé. »

Vous le voyez, Messieurs, j'ai eu une très heureuse idée de récolter au hasard, et sans les connaître, ces nombreux insectes; mes promenades au soleil d'Australie n'ont pas été stériles, et j'ai le plaisir d'avoir servi la science.

***

Le lendemain matin 9 février, je fais mes adieux à Oberon et retourne en voiture à Tarana à travers les 28 kilomètres de forêt que j'ai déjà parcourus. A 11 heures le train m'emporte vers Minto.

Dans mon compartiment se trouve joyeuse société : des jeunes gens en partie de plaisir chantent, boivent et font de longs discours. Ils sont vivants et le voyage avec eux est fort gai.

Les Australiens sont tous très enthousiastes pour leur colonie. A leur avis, il ne peut rien y avoir au monde de plus beau. Nous passons devant un magnifique panorama qui se perd dans les lointains jusqu'aux brumes de l'horizon : « Avez-vous vu quelque chose de plus admirable que cela? » me demande l'un d'eux brusquement. — « Oh oui ! bien certainement. » Et ma réponse est accentuée avec tant de conviction qu'il ouvre sur moi de grands yeux étonnés. « Et dans quel endroit ? » reprend-t-il. Alors je lui vante les bords gracieux de notre Méditerranée, la grandeur sublime de nos scènes alpestres, la nature sauvage de notre vieille Bretagne, les ravissants tableaux de la Suisse comme lacs et comme montagnes, les paysages classiques de l'Italie, les couleurs invraisemblables de l'Orient et surtout du grand désert de la Nubie. Son enthousiasme tombe un peu.

Enfin nous arrivons à Katoomba où je veux m'arrêter aujourd'hui et demain pour visiter les célèbres cascades de Wentworth et de Katoomba.

***

La cascade de Wentworth est située à 6 kilomètres de la station. Elle s'élance du haut d'un cirque de rochers élevés, complètement taillés à pic, devant un lac de verdure au premier plan, se continuant plus loin avec un horizon de montagnes à l'aspect toujours le même, tranquille et majestueux.

Sur la route qui conduit au bas de la chute, il est un point légèrement détourné du chemin principal et aboutissant à une plate-forme d'où la vue s'étend superbe à l'ouest. Une suite de rocs perpendiculaires, avec leur régularité de murailles, ressemblent à des remparts gigantesques. Un abîme effrayant se creuse à leurs pieds, tout tapissé par la forêt. Des hauteurs, les arbres géants paraissent de grandes herbes. Le Gouvernement, sur ce plateau élevé, a dessiné des jardins, a installé des bancs et construit un kiosque pour pic-nic : dans la circonstance il s'est conduit en artiste.

La cascade de Katoomba, à laquelle on arrive par des sentiers tracés sous les grands arbres au milieu de merveilleuses fougères, est de la plus gracieuse élégance. Quelques filets descendent d'abord dans le vide, puis ils se répandent en écume sur deux pentes successives d'un ravissant effet. De là, ils se réunissent en un seul jet qui s'épanouit en éventail sur une roche brunâtre enfouie dans la verdure. Ce roc sombre, tout rayé d'argent, au milieu d'un fouillis de plantes, termine admirablement cette chute.

Le samedi soir, 10 mars, je suis à Minto.

* * *

Minto va cesser désormais d'être mon quartier général : j'emporte à Sydney tous mes bagages. Comme je suis décidé à rester dans la grande ville jusqu'à mon départ d'Australie, M. et Mme Brial me conseillent de prendre chambre et pension chez deux Françaises qui habitent ensemble, deux dames

âgées, très aimables, installées depuis peu de temps à Sydney : une pianiste distinguée du Conservatoire de Paris, Mme Terlier et l'une de ses amies, Mme Show. Ils m'ont recommandé d'une façon toute spéciale et je suis sûr d'être parfaitement accueilli. Alors, sans hésitation, je me présente et n'ai pas lieu de m'en plaindre. Elles me reçoivent avec beaucoup d'amabilité, avec la plus cordiale sympathie et les conditions qu'elles me proposent sont très avantageuses. Pour 20 fr. la semaine j'habite, dans Elisabeth street, une jolie chambre qui a vue sur le grand square et j'ai le plaisir de déguster, avec une bonne nourriture française de famille, les charmes de la conversation et de nombreuses auditions musicales. Mme Terlier est une véritable artiste qui sait choisir ses morceaux et les joue avec beaucoup d'âme. Etant jeune fille, elle a composé des romances d'une réelle valeur et par la science et par l'inspiration, et surtout une valse qui a dû être dictée par un sentiment profond.

***

Le 19 mars arrive le courrier des *Messageries maritimes* que j'attendais impatiemment pour connaître la réponse à mes demandes d'argent. Hélas ! elles n'ont pas été écoutées, et je dois abandonner mon projet d'exploration en Nouvelle-Guinée et aux îles Salomon. Je n'ai plus qu'à partir pour Tahiti. Malheureusement les communications directes entre Sydney et cette île polynésienne sont très rares et il ne faut pas y compter. Je suis condamné à aller à Nouméa attendre le bateau de l'Etat à destination de Tahiti, ce qui peut durer deux à trois mois, quelquefois davantage, ou bien à gagner la Nouvelle-Zélande pour y prendre le *Richmond,* steamer qui fait, tous les 45 jours, le service entre Aukland et Tahiti en passant par l'archipel Tonga et les îles Samoa, ou bien à m'embarquer sur les bateaux allemands qui vont à Appia et

là, profiter des occasions de petits voiliers pour aborder la reine du Pacifique.

Alors je me décide à ce dernier parti qui me semble le moins long et le plus avantageux. Je vais à l'agence pour prendre mon billet : on m'annonce que le bateau ne partira que dans un mois. Mais j'apprends dans la journée que le Consul de France cherche un voilier qu'il veut charger de charbon directement pour Tahiti : ce serait pour moi une superbe occasion. J'attends inutilement jusqu'au 12 avril et, impatienté, je pars pour une excursion. C'est vers les passes célèbres de Bulli que je me dirige.

* * *

A 9 heures du matin je prends le train de Minto avec le plus vif plaisir : la perspective de revoir mon cher Minto me réjouit le cœur.

M. et Mme Brial me reçoivent à bras ouverts. Nous déjeunons ensemble et vers une heure et demie je vais, à travers bois et prairies, jusqu'à Campbelltown. De là, une route peu intéressante me conduit à Appin où je passe la nuit.

22 kilomètres séparent Appin de Bulli. Je veux les franchir à pied. Le matin, vers 7 heures, je quitte l'hôtel. Sur un parcours de 18 kilomètres en pleine forêt, je ne rencontre que la cabane du cantonnier. Le pays a toujours le même aspect monotone.

A l'entrée des fameuses passes de Bulli, la route s'embranche avec un large sentier qui mène, à 80 mètres environ, à un balcon. De cette sorte de belvédère élevé s'aperçoit un panorama grandiose : à mes pieds la forêt géante qui descend en cascade du haut de la montagne, les sinuosités du rivage avec leur frange d'émeraude, l'immensité du bleu Pacifique et, sur la droite, d'abord la ville de Bulli, puis celle de Wollongong, enfin une partie du lac Illawara et, domi-

minant tout cela, une chaîne boisée qui longe la côte à distance.

Retournant sur mes pas, j'entre dans les passes merveilleuses : elles ont une longueur de plus de 4 kilomètres. Ce large chemin conduit du haut de la montagne à la ville de Bulli en serpentant à travers la végétation la plus grandiose. De tout ce que j'ai pu voir en Australie, c'est assurément ce qu'il y a de plus beau et, nulle part ailleurs, même dans mes voyages au pays des Tropiques, je n'ai rencontré pareil luxe de flore.

La route passe au milieu d'un fouillis d'arbres gigantesques de toutes nuances et de toutes formes. Nous sommes ici en pleine forêt tropicale. Les lianes gracieuses s'accrochent partout et à toutes hauteurs, courent de branche en branche, se suspendent comme des guirlandes d'un végétal à l'autre ou retombent élégamment jusqu'au sol. Et dans ces puissants fourrés s'épanouissent les nombreuses variétés de palmiers, les uns au tronc mince et fluet, qui s'élancent comme une fusée pour se terminer en bouquet, les autres déployant dans l'azur ou sur des fonds gris bleu de verdure leurs larges éventails. Le ciel est magnifique, d'un bleu intense, et le tableau n'en a que plus de couleur.

Un oiseau dans le grand silence de cette scène majestueuse laisse perler une note sonore qui imite, à s'y méprendre, le bruit d'une goutte d'eau tombant sur une nappe liquide. Elle perle lentement, on croirait la voir se former, puis se détacher.

J'arrive à Bulli juste pour l'heure du déjeuner. L'hôtel du « Diamant noir » m'attire par son nom pittoresque et j'y élis domicile. Même prix que dans les autres : 1 fr. 25 c. la chambre, 1 fr. 25 c. le repas.

Dans l'après-midi je me promène le long de la mer. Les montagnes boisées qui la dominent à une certaine distance de

la côte lui donnent un large fond de verdure et le paysage est délicieux.

Les requins, ici, sont nombreux, ce qui ne m'empêche pas de prendre un excellent bain en m'aventurant en mer à une petite distance seulement.

Dès le lendemain matin je profite de mon balcon pour contempler la grande mer par delà les riantes campagnes et je pars pour Wollongong.

Si ces deux journées ont été consacrées à l'admiration, cette soirée d'aujourd'hui fera un singulier contraste. Je reste témoin jusqu'à une heure avancée de la nuit d'une débauche d'ivrognes, comme il ne m'a jamais été donné d'en voir. Les hommes, les femmes, tombent les uns sur les autres, quelques-uns roulent à terre pour ne plus se relever. Alors ces derniers sont emportés dans leur lit comme des cadavres par ceux qui peuvent encore tenir debout en s'appuyant aux murs. Les femmes échevelées, l'œil éteint, suivent en titubant leurs nobles époux. Cette scène à huis-clos n'est pas exceptionnelle, paraît-il. Elle se renouvelle fréquemment en Australie aussi bien dans les hôtels que dans les maisons particulières.

L'ivrognerie est arrivée à un développement épouvantable. C'est en vain que se créent les sociétés et les établissements dits « *de tempérance* » pour en arrêter le cours.

L'Australien boit pour boire. En France, deux amis se rencontrent et vont au café passer un instant. Ils s'attablent et dégustent leur consommation en s'adonnant aux charmes de la conversation. C'est un endroit propice, où le temps s'écoule agréablement : on est bien assis, au milieu d'une salle plus ou moins luxueuse, et il en résulte un bien-être qu'on est heureux de savourer. Là-bas, rien de tout cela, le bar seul existe, un verre est servi et vidé d'un trait; si l'on n'en prend pas d'autres, il ne reste plus qu'à partir.

L'ivrogne se présente, il invite, car il est d'une nature généreuse, lorsqu'il se sent de l'argent en poche, et les voilà tous buvant consécutivement et pour ainsi dire sans s'arrêter, verres sur verres. Peu leur importe que la liqueur soit bonne ou mauvaise : « Pourvu que ça les pique, me disait une maîtresse d'établissement, c'est le principal, et c'est d'autant meilleur que ça les pique davantage. »

Le « *buschman,* » l'homme de la forêt, le bûcheron, après avoir travaillé pendant quelques mois dans ses grandes solitudes, arrive au « *Public house,* » les poches garnies, et là, il commence à boire depuis le matin jusqu'au soir, tous les jours, tous les jours, sans discontinuer. Quand il n'a plus rien, quand le « Public house » lui a bien vidé ses poches, ce qui ne demande jamais beaucoup de temps, il retourne à la forêt vivre son existence rude jusqu'à ce qu'il ait amassé un nouveau capital qu'il boira de la même façon. Et ainsi de suite.

Pour ma part, j'ai vu un certain nombre de ces hommes abrutis depuis plusieurs jours, et c'était pitié de voir ces malheureux, arrivés à un degré d'hébêtement complet.

Les causes de l'intempérance sont assez nombreuses. On boit par gourmandise; le liquide alcoolique flatte agréablement le palais et produit une sensation qu'on se plaît à renouveler fréquemment.

D'autres aiment à trouver la griserie joyeuse au fond de la bouteille; c'est une manière de donner du coloris à l'existence : la vie se voit toute rose, la réalité prend les aspects du rêve; c'est une façon de réveiller les illusions, elles prennent mille formes enchanteresses, et ce défilé étrange, confus, vous jette dans un état indescriptible. Les nerfs deviennent impressionnables à l'excès, les sensations sont décuplées : le ciel s'entr'ouvre alors, le bonheur vous inonde, vous êtes enivré.

Quelques-uns, les infortunés de la vie, viennent chercher l'oubli de leurs souffrances; ils veulent le sommeil de leur pensée et ils essaient de l'endormir dans les flots de l'alcool.

Puis il y a ceux qui, pour une des raisons précédentes, ont pris l'habitude de boire et ne peuvent se passer du liquide. Il devient pour eux une nécessité, et le besoin fatal renaît à chaque instant.

Enfin, il y a un dernier motif à l'intempérance. On boit parce qu'on est froid, indifférent à toutes choses, pour combler le vide de ses instants de loisir. C'est cette raison qui, d'après moi, pousse les Australiens à l'intempérance. Peut-être ont-ils aussi pour l'alcool une voracité, si je puis me servir de cette expression, analogue à celle qu'ils montrent pour les aliments. Voyez-les à table, ils sont silencieux et ne font que dévorer. Ils mangent comme ils boivent, sans goûter, sans s'arrêter, et, après avoir engouffré dans leur estomac cuirassé des tranches monstrueuses de rôti presque sans pain, des pommes de terre et du pudding, un vrai cataplasme enfin, qui se renouvelle à chaque repas et cela en ne buvant que très peu, vite ils sortent de table.

Ces deux dernières raisons peuvent agir l'une et l'autre, mais à coup sûr le manque de goût est la principale. Car que faire, doit dire l'Australien, à moins que l'on ne boive? Nous l'avons vu, la conversation ne leur sourit guère : les jeunes gens eux-mêmes s'y dérobent entre eux et préfèrent de beaucoup les jeux. La littérature ne leur donne point de satisfaction, ils lisent rarement. Les choses de l'art auxquelles ils demeurent étrangers les laissent absolument insensibles. Reste la femme : quelle satisfaction en tirent-ils? La question est délicate et demanderait à bien des voiles de se soulever. Certains mots entendus me font croire qu'ils ont en amour une voracité quelque peu semblable à leur appétit pour la

nourriture et tout-à-fait la même précipitation : ce qui voudrait dire qu'ils ne sont ni gourmands, ni gourmets.

Mais ne nous arrêtons pas sur ce chapitre, considérons-les à la pleine lumière, alors qu'ils sont avec la bien-aimée. Ils marchent côte à côte, la conversation est languissante, leur physionomie n'exprime aucun sentiment. Y a-t-il un passage difficile, un obstacle à franchir ? chacun pour soi et Dieu pour tous, la femme passe comme elle peut. L'Australien ne connaît pas ces attentions délicates, ces mille petits rien qui prouvent l'amour, il les appelle des politesses et les trouve exagérées. Ce qui est plaisir pour l'homme vraiment épris devient ennui pour lui. Il ne semble fréquenter la femme que pour jouir d'un intérieur ou pour satisfaire un besoin de ses sens. Donc, la satisfaction du cœur est un mot; le respect qu'il se vante d'avoir pour celles qui constituent la plus belle moitié du genre humain, n'est qu'une froideur déguisée ; la liberté qu'il leur laisse prouve une parfaite indifférence : « Allez, semble-t-il leur dire, et faites ce qui vous plaira, les lois vous protègent suffisamment, vous êtes à l'abri, nous n'avons plus besoin de nous occuper de vous. » Et leur ayant tenu ce beau langage, il vaque à ses occupations et n'en prend pas plus souci que si elles n'existaient pas. La jalousie, il ne la connaît pas, il a pleine et entière confiance dans la vertu de sa femme.

Donc, en dehors de ses affaires, de son « *bussiness,* » comme il l'appelle, l'Australien trouve le vide et il le remplit en buvant.

. ˙ .

Le lendemain dimanche, je demande, sans l'obtenir, la permission de visiter les mines de charbon de Bulli, mines devenues tristement célèbres par l'explosion qui, il y a quelques années, a fait 90 victimes.

Alors, je reprends le chemin d'Appin et, le jour suivant, j'arrive à Minto.

Je passe l'après-midi avec M. et Mme Brial, ils m'invitent à prolonger mon séjour jusqu'au soir au moins; mais je suis anxieux de savoir si le voilier attendu n'est pas encore trouvé et je me décide à partir par le train de 4 heures. Une dernière fois je leur serre la main, nous nous faisons un adieu probablement éternel. Malgré moi, mon cœur se serre, et, dans le train, quand j'agite mon mouchoir, en voyant au loin deux autres me répondre, une larme silencieuse roule sur ma joue. C'est ainsi que meurent dans la vie du voyageur les vivants aimés!

. .

Il était temps d'arriver à Sydney : le voilier était chargé et prêt à partir. Vite, je cours chez l'agent du « ship-owner, » c'est-à-dire de l'armateur. « Mais, me dit-il, en considérant d'une façon singulière et mon chapeau haut de forme et ma tenue correcte, vous ne pouvez pas vous embarquer sur un pareil bateau, il n'est pas disposé pour recevoir des passagers, vous n'y trouverez pas le confortable. »

Je me moque du confortable : pourvu que je puisse boire, manger et dormir, le reste m'importe peu. L'agent ne sachant quel prix me demander me prie de revenir le lendemain : j'adresse alors une lettre à l'armateur, M. Elis, membre du parlement. Cette lettre produit son effet. Le lendemain, l'agent me reçoit aimablement avec son plus gracieux sourire et j'obtiens de faire la traversée pour 175 fr., prix absolument dérisoire, car nous tiendrons la mer pendant cinquante-deux jours pour accomplir ce trajet de 3,600 milles.

Une bonne cabine m'est assurée avec nourriture à la table du capitaine.

. .

Il ne me reste plus qu'à gagner Newcastle, où se trouve le voilier. Le lendemain soir, je fais mes adieux à mes aimables hôtes, Mme Terlier et Mme Shov, et je m'embarque sur le « *Maitland.* »

Dès le matin, après six heures de traversée, nous entrons dans le port de Newcastle.

Quelques moments après, s'offre à mes regards le « *Sharp-Shooter,* » l'heureux voilier qui va voguer vers Taihti. C'est un bateau de maigre apparence (700 tonneaux) et qui ne satisfait nullement les yeux. Son aspect est celui d'une barque massive et basse. Rien de coquet, ni de gracieux dans ses formes. Mais je m'attendais à cela et rien qu'à cela, aussi je ne me désole guère pour si peu de chose.

Mes bagages étant hissés à bord, d'un bond je saute moi-même sur le pont et fais connaissance avec le capitaine.

La cabine mise à ma disposition est grande et fort convenable. J'y serai très à l'aise et j'aurai l'agrément de pouvoir, sans être gêné, y introduire toutes mes malles. Le salon-salle à manger, avec ses tons clairs, qu'une belle lumière rend encore plus vifs, est agréable à l'œil. Donc, mon futur domicile me plaît.

***

Le dimanche 22 avril, par un temps sombre et par un vent violent, nous quittons enfin les rivages de l'Australie, mais ce n'est pas pour longtemps. Le beaupré se brise et nous devons revenir au port. Mauvais début de voyage !

La ville de Newcastle, si célèbre par ses mines de charbon, forme de nouveau notre horizon et nous avons tout loisir de la contempler; malheureusement, sans mériter pourtant la réputation de laideur que les Australiens veulent bien lui faire, elle ne se prête guère à l'admiration. Seul, le tableau du port est intéressant : grand nombre de voiliers y

séjournent et font de la baie une place pittoresquement mouvementée.

Trois jours après, le mercredi 25, par une bonne brise, nous regagnons la haute mer. Le vent ne tarde pas à tomber et, le soir, nous sommes encore en vue des côtes d'Australie. Il est décidément bien difficile à quitter, le grand continent!

.˙.

Nous voici donc tout à la merci des flots et des vents sur la plus grande des immensités de notre petite Terre, sur le vaste Pacifique. Nous allons entrer dans l'enceinte du fameux « *Cercle de feu,* » sorte d'anneau volcanique de 35,000 kilomètres qui va de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande au sud du Chili en passant par la Mélanésie, les Philippines, le Japon, l'archipel des Kouriles, les îles Aléoutiennes, le bord occidental du Nouveau-Monde et se ferme aux volcans du pôle Sud.

Cet Océan, tout parsemé de ses îles innombrables, est tellement vaste que le portugais Magalhaès qui, le premier, fit le tour du monde (1520), en allant de l'est à l'ouest, n'y rencontra, sur un parcours de 17,000 kilomètres, aucune terre, si ce n'est deux îlots inhabités à l'est des Iles-Basses. Les premières îles qu'il trouva appartenaient au groupe des Mariannes.

Le Pacifique est traversé dans sa zone équatoriale par un courant moteur qui se met en mouvement des côtes de l'Amérique à celles des Philippines et de la Nouvelle-Guinée. Ce courant central, véritable tronc de ramure des courants secondaires, est formé par une masse liquide de 5,000 kilomètres de largeur et de plusieurs centaines de mètres de profondeur qui parcourt, avec une vitesse de 30 à 60 kilomètres par jour, près de la moitié de notre planète. Son débit par seconde est de 2 milliards de mètres cubes. Auprès

de ce fleuve océanique, notre plus grand fleuve continental, l'Amazone, devient un simple ruisselet. C'est grâce à ces courants et aux alizés que se sont peuplées les îles du Pacifique.

Les fonds de cette vaste étendue liquide sont très irréguliers. Comme beaucoup de terres se continuent sous les eaux et reposent sur un même socle, souvent à une faible distance de la surface des mers, il en résulte des abimes de toutes profondeurs. Les plus grands existeraient sous le cercle polaire antarctique, au sud-est des South Orkney. D'après Ross, la sonde est descendue dans ces parages à 8,400 mètres sans trouver le fond : son observation malheureusement n'a jamais été contrôlée. Mais d'autres abîmes géants sont également signalés. Ils atteignent 8,513 mètres à 100 lieues environ à l'est de la chaîne méridionale des Kouriles, vers le Japon ; 8,372 mètres entre les Carolines et les Mariannes ; 6,271 mètres du côté des Marshall ; 6,250 mètres auprès des Sandwich, etc., etc.

Ces abîmes océaniques font rêver de voyages extravagants au pays des eaux profondes. C'est assurément très beau de mener des campagnes scientifiques comme S. A. le Prince Albert de Monaco à bord de sa goélette « *l'Hirondelle,* » et d'aller cueillir avec des chaluts et des nasses la faune et la flore pélagiques des couches inférieures. Mais combien serait plus intéressant de descendre soi-même au fond des abîmes, d'y projeter la lumière afin d'être témoin de spectacles nouveaux, de naviguer au milieu de la flore sous-marine parmi tous ces êtres inconnus, d'assister à leurs évolutions, d'étudier leurs mœurs, leurs migrations ascendantes ou descendantes ! Enfin, espérons. Si l'homme doit un jour se faire oiseau et accaparer le domaine de l'air, il deviendra peut-être aussi poisson et pourra conquérir celui des eaux. Réaliser des excursions aériennes et des voyages au sein de l'onde

sont les deux grands problèmes de l'avenir : tout porte à croire qu'on en trouvera la solution. Ne vient-il pas de paraître un nouveau bateau sous-marin, œuvre d'un jeune ingénieur italien, M. Balsamello ?

Le « *Pala nautiqua* » (tel est son nom) a la forme d'une sphère « dont l'intérieur contient l'appareil moteur et les organes nécessaires à produire l'immersion et le retour à la surface de l'eau, ainsi que le logement de l'équipage ». Ce bateau, muni de lentilles qui lui permettent de voir à l'extérieur, peut évoluer aussi bien à la surface de la mer que dans ses profondeurs. Très commode par les tempêtes : on se met à l'abri du vent en se cachant sous les eaux et l'on continue tranquillement sa marche sans crainte d'avarie !!!

Vous le voyez, dans quelques années, les jeunes époux pourront aller faire leur voyage de noces au fond des océans et dérouler leurs amours dans le cadre des paysages sous-marins.

***

Revenons maintenant à notre traversée.

Le « *Sharp-Shooter* (1) » est un vieux bateau qui, depuis trente ans, court les océans. Mais s'il tient admirablement la mer et se conduit vaillamment dans la tempête, il a le défaut d'être un pauvre marcheur : assurément il ne mérite pas son nom. L'équipage qui le monte est composé de dix hommes, non compris le capitaine, de nationalités différentes : un Belge sachant parler français, ce qui me procure le plaisir de causer de temps en temps dans ma bonne langue, un Espagnol de Gibraltar, un Norwégien, un Danois, un Russe, les autres sont Anglais et Australiens.

Le capitaine commence par manifester à mon égard une antipathie marquée : pendant les premiers jours ce sont de sa

(1) Fin voilier.

part, à chaque instant, de nouvelles vexations. Il faut, dans certaines occasions de la vie, savoir faire preuve de souplesse : j'oppose à ce caractère d'apparence grincheuse la plus franche amabilité et bientôt j'ai le plaisir de le voir se transformer. Pour achever sa conquête, je lui propose des leçons de français. Il accepte, j'en suis heureux ; cette combinaison me permettra de me perfectionner dans la langue anglaise.

Nos soirées, à partir de ce moment, deviennent agréables : nous les partageons entre l'étude et les jeux de cartes.

Mes loisirs du jour, je les occupe d'une façon non moins agréable. J'ai eu l'heureuse idée de vouloir écrire mes mémoires et rien ne me semble plus délicieux que de revivre en plein Pacifique toute mon existence depuis les jours de ma plus tendre enfance. Quand, encore tout rempli des souvenirs d'autrefois, après avoir écrit durant de longues heures qui me paraissent bien courtes, je remonte sur le pont pour y faire ma promenade, la vie prend à mes yeux des aspects enchanteurs et la mer m'enivre. A la vue de cette solitude infinie où la pensée prend librement ses envolées sans rien rencontrer à l'horizon qui puisse la distraire ou la retenir, j'éprouve une jouissance intime. J'aime la mer, cette grande berceuse au mouvement tout à la fois si large et si doux : mon âme y plane à l'exemple des grands oiseaux qui nous entourent et que je me plais à suivre dans leur vol. Accourus de tous les points de l'horizon, ces nomades des océans ont pris notre bateau pour guide et s'attachent à son sillage. Hirondelles de mer, goélands, albatros à la puissante envergure : toute cette gent vorace, appâtée par l'espérance d'une proie facile, nous accompagne tantôt en rasant la crête écumeuse des flots, tantôt en s'élevant dans les airs.

* *
*

Nous approchons de la Nouvelle-Zélande et nous descendons vers le Sud pour y chercher les vents. La vague devient de plus en plus forte ; la mer est très grosse, mais, chose singulière, la brise est faible. Une tempête a probablement passé dans ces parages et nous en voyons la fin. Hélas ! nous nous trompons, un vent violent souffle bientôt. Alors, sans trêve ni repos, les flots irrités, avec un bruit de tonnerre, se précipitent sur les parois de notre pauvre voilier : il en est ébranlé, il en vibre jusque dans ses profondeurs. Le spectacle du Pacifique est grandiose et imposant ; il n'offre qu'une suite de chaînes de montagnes se culbutant, hérissant leurs crinières d'écume, se lançant avec rage les unes sur les autres et s'abattant sur le pont en énormes masses liquides. Je contemple un instant les éléments en fureur, mais impossible de rester debout, je préfère me renfermer dans ma cabine. Le roulis est considérable et, pour ne pas être projeté en dehors de ma couchette, je suis obligé de tenir ma jambe dans une tension continue afin de m'arc-bouter solidement. Le mugissement du vent dans les cordages et dans les trois seules voiles qui restent dehors est effrayant, lugubre. Et cette affreuse tempête qui nous met en danger à chaque minute dure deux longs jours et deux longues nuits.

Vers le matin du troisième jour seulement le vent commence à tomber et la mer, à se calmer ; mais les vagues sont toujours monstrueuses : elles roulent maintenant silencieusement les unes après les autres et se succèdent majestueuses.

.*.

Vingt jours après notre départ de Sydney nous n'avons pas encore doublé le cap Nord de la Nouvelle-Zélande, mais nous n'en sommes pas éloignés. Pour la première fois, nous recevons la visite des pigeons de mer, oiseaux assez sem-

blables à des pigeons et comme grosseur et comme forme. Leurs ailes noires sont brodées de jolis dessins blancs. Ils sont peu sauvages, très voraces et se posent tout près du bateau pour happer les morceaux de viande. Un hameçon ferait bien mon affaire : je m'offrirais le plaisir d'une pêche aux pigeons. Malheureusement je n'en ai pas. Une épingle recourbée n'est pas suffisante et plusieurs essais restent infructueux. Le capitaine me regarde en riant : « Eh ! pourquoi ne prenez-vous pas plutôt des aiguilles? » Je crois qu'il se moque de moi. Pas le moins du monde. Il m'explique alors le moyen de confectionner un engin parfait : « Prenez trois aiguilles, me dit-il, fixez-les solidement ensemble avec du fil, puis chauffez les pointes à la flamme d'une bougie, de manière à pouvoir en recourber l'extrémité seulement : vous aurez ainsi un crochet à trois branches. » Je me mets à l'œuvre et, avec un peu de patience, j'arrive à un beau résultat. N'ayant que du fil simple, nous le tournons longuement entre le pouce et l'index après l'avoir fixé à cet hameçon d'un nouveau genre. Cette ligne improvisée fait merveille et nous prenons des pigeons en grand nombre.

.·.

Le 17 mai, nous sommes en vue des « Trois Rois, » îlots situés au nord-ouest de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande.

Nous les côtoyons à une distance de 6 à 7 milles environ. Ces îlots sont des rochers élevés qui paraissent dénués de végétation. Un nuage passe sur l'un des « Trois Rois » et lui donne une douche. Le roi la reçoit sans broncher; il est maintenant noyé dans la queue d'un arc-en-ciel et l'îlot prend un aspect féerique sous les couleurs du prisme. Le ciel a vraiment des égards et des complaisances pour lui.

.·.

Le lundi 21 mai nous passons le 180e degré de longitude et, pour la première fois, je vois une semaine de huit jours, deux dimanches consécutifs. Ce matin, lundi, nous retournons à hier, le passé semble redevenir présent.

Pour celui qui fait le tour du monde, de l'ouest à l'est, le soleil devance sa course de 4 minutes par degré de longitude. Au 180e degré la différence est donc de 180 $\times$ 4, c'est-à-dire de 720 minutes ou de 12 heures ; il est, par exemple, minuit quand midi sonne à Paris. En continuant sa marche dans le même sens, le voyageur qui a gagné 12 heures dans son parcours de la moitié du cercle terrestre gagne encore 12 heures en franchissant l'autre moitié, ce qui lui donne une avance de 24 heures. Il faut, par conséquent, reculer d'un jour afin de remédier à cette erreur : c'est pourquoi nous devons compter deux dimanches dans notre semaine.

.˙.

Le dimanche 10 juin nous sommes en vue de Maitea, l'île la plus orientale de l'Archipel de la Société. Elle est petite et de forme pyramidale. Demain, si le vent continue de nous être favorable, j'aborderai enfin, (*avec soixante-dix francs en poche, dernier reste de mes douze cents francs et mon seul espoir jusqu'au mois de janvier prochain,*) la perle polynésienne, la reine de toutes les îles du monde, l'île enchantée de Tahiti.

Imp. ve Camille Mellinet, pl. Pilori, 5. — L. Mellinet et Cie, sucrs.





